Gal 4 / 377 / L

LE BON POLITIQUE

OU

LE SAGE A LA COUR.

Gal 4 / 377.

A LONDRES, & se trouve à Paris, Quai des Augustins, No 25.

1789.

MVSEVM BRITAN NICVM

AVERTISSEMENT.

Un homme célebre disoit que, s'il avoit la main pleine de vérités, il se garderoit bien de l'ouvrir. Nous vivons dans un tems où l'on n'est pas si scrupuleux à beaucoup près. Le plus petit raisonneur ouvre hardiment sa main pleine d'erreurs ou de vérités, peu lui importe.

Il faut avouer même, tout en applaudissant au zele de tant d'écrivains qui consacrent leur vie à l'étude des vérités utiles, que beaucoup d'entre eux sont devenus très-dangereux pour ces mêmes sociétés qu'ils prétendoient instruire. Les uns, sans aucun respect pour les formes, ont parlé aux chefs de ces sociétés avec une sorte de mépris dogmatique, qui paroissoit, & avec raison, être moins le langage de la vérité que celui de

l'orgueil & de la rebellion ; les autres, avec plus de douceur en apparence, n'ont pas moins tenté de tout abattre, ſans rien remettre à la place de ce qu'ils ont détruit.

L'éditeur de cet ouvrage prie tous ceux qui liront la vie du bon Mizrim de ne point le confondre avec les grands génies qu'il vient de déſigner. Il déſavoue ſur-tout toute eſpece d'alluſion à la religion qu'il aime & reſpecte ſincérement, & aux puiſſances qu'il honore. Tels ſont les principes d'après leſquels il deſire d'être lu & jugé.

MIZRIM,

OU

LE SAGE A LA COUR.

C'ÉTOIT un grand homme que le ſage Mizrim ; il ne croyoit pas, comme le peuple d'Egypte, que les grands dieux, dont les prêtres avoient peuplé le ciel, fuſſent jamais venus ſe cacher ſous des oignons ; il ne croyoit pas non plus, comme le diſoient quelques beaux eſprits de ce temslà, que l'univers ſe fût formé tout ſeul avec des atomes, de l'attraction & de la gravitation. Comme il avoit le cœur droit & l'eſprit juſte, il révéroit & adoroit dans ſes œuvres une intelligence unique & ſuprême, cultivoit ſon champ, élevoit ſes enfans de ſon mieux, & leur tranſmettoit, autant qu'il étoit en lui de le faire, le dépôt ſacré de ſes connoiſſances & de ſa ſageſſe. Les prêtres & les philoſophes, qui s'étoient

apperçus de ſes talens, avoient fait tous leurs efforts pour l'enrôler ; mais ce fut vainement. Le ſage Mizrim répondit pluſieurs fois aux uns, qu'il ne ſe croyoit pas aſſez ſavant pour être de la grande académie, compoſée des plus habiles lettrés & des plus grands ſeigneurs d'Egypte ; qu'il n'auroit jamais aſſez d'eſprit pour faire, même paſſablement, un diſcours de réception : il répondit aux autres, qu'il ne ſe croyoit pas aſſez vertueux pour le ſacerdoce, ni aſſez fort ſur la théologie, pour jamais entendre ni faire entendre aux hommes les grands myſteres ; que tout cela étoit au-deſſus de ſes forces : ainſi, de part & d'autre, il s'en tira avec des complimens vagues, qui coûterent néanmoins un peu à ſa franchiſe ; car le bon Mizrim n'avoit pas une grande opinion du génie & de la vertu des philoſophes, ni de la bonne-foi de la plus grande partie des prêtres. Il reſta donc laboureur comme avoient été ſes peres. Il paroît que depuis les offres des prêtres & des philoſophes, il fut un peu plus circonſpect dans ſes converſations, évitant de paroître inſtruit, pour ne plus s'expoſer à de nouvelles ſollicitations. On finit par ne le croire qu'un

bon homme dans toute l'étendue du mot, & on le laiſſa tranquille. Cependant Mizrim étudioit & écrivoit ſans ceſſe, durant toute cette ſaiſon où la terre, couverte des eaux du Nil, ne demande rien des travaux du laboureur. C'étoit d'après le témoignage de ſa raiſon, qu'il admettoit ou rejetoit les opinions des hommes, quelqu'anciennes qu'elles fuſſent; & c'étoit d'après ſon cœur qu'il jugeoit leurs établiſſemens. Il avoit découvert pour l'homme la chaîne de ſes droits & de ſes devoirs, & ce grand & ſublime ſyſtême de confraternité, qu'il regardoit comme la baſe du bonheur de toutes les nations & de tous les individus. Nous verrons dans la ſuite de cette hiſtoire à quel point de philoſophie & de politique il étoit parvenu avec ce ſeul principe.

Le roi d'Egypte & Mizrim.

Un jour que le roi d'Egypte chaſſoit, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent, il s'écarta de ſa ſuite; ſoit qu'il prît ce tems de loiſir pour penſer ſans importunité, plaiſir que peuvent rarement prendre les rois; ſoit qu'il aimât à cauſer avec des gens qui ne le connoiſſoient pas. Il s'aſſit au pied d'un

arbre tout bonnement, s'étendit ſur le gazon, comme un ſimple particulier, & ſe donna de l'homme tout à ſon aiſe... Par Iſys, dit ce bon roi qui, je crois, ſe nommoit Oſymandias, je puis donc enfin reſpirer ! J'en avois grand beſoin, car l'étiquette de ma majeſté m'a preſqu'étouffé ce matin. Quelle douce fraîcheur dans l'air!.. Que cet ombrage me plaît ! Que ce tapis de verdure me paroît préférable aux tapis que vient de m'envoyer le grand roi de Perſe !... Tout en diſant cela, le monarque qui ne ſe ſentoit pas d'aiſe, ſe rouloit ſur le gazon, quand parut un payſan qu'on croit bien devoir être Mizrim. C'étoit lui en effet, qui venoit, dans l'intervalle de ſes travaux, méditer dans l'endroit même où ſe repoſoit le prince. Mizrim, à ſon aſpect, ſe retiroit reſpectueuſement; car, quoiqu'il ne connût pas le roi, il jugea cependant à la magnificence de l'habit & au maintien, que l'inconnu étoit au moins un des ſeigneurs de la cour. Le monarque, malgré lui, s'étoit relevé preſque honteux, ſans ſavoir pourquoi, d'avoir été ſurpris étendu ſur le gazon... Avez-vous vu la chaſſe, dit le prince?... Non, monſieur,

répond Mizrim ; je l'ai entendue & évitée, car je n'aime ni le bruit ni le ſang. — Qui êtes-vous ? — Je ſuis un laboureur de ces environs, pere d'une nombreuſe famille. — En votre qualité de laboureur, je me doute que la chaſſe ne doit pas vous plaire ? — Cela eſt vrai, repart Mizrim ; & ſans manquer de reſpect aux rois, même dans les objets de leurs plaiſirs, j'oſe aſſurer que s'il en étoit autrement, cela vaudroit mieux & pour les autres & pour eux. — De tout tems la chaſſe a été un plaiſir royal. — Je le ſais : de tout tems auſſi la guerre a été une ſorte de plaiſir royal, dont la chaſſe eſt, dit-on, l'image ; triſte image pourtant que celle du ravage & de la deſtruction, quelque royale qu'on la ſuppoſe. — Je ſuis trop heureux de vous rencontrer, mon ami ; vous paroiſſez avoir du bon ſens & de l'inſtruction. — Vous m'honorez trop : un pauvre laboureur ne ſait que la culture, & à peu près ce qui la ſert ou ce qui lui nuit... Voilà pourquoi je raiſonne un peu de la chaſſe & de la guerre ; car la terre apprend tout cela... Je ne ſais comment il s'eſt fait qu'on a imaginé de dire aux rois qu'il y avoit tant de

plaiſir à faire tuer des hommes & à tuer des bêtes, quand le premier exercice n'a plus lieu, car il peut y avoir tant d'autres plaiſirs pour les rois ! — Mais vous m'étonnez, bon-homme. — Cela eſt pourtant bien ſimple, monſieur, & je ſuis ſûr que, ſi on faiſoit une fois goûter aux rois de ces autres plaiſirs dont ils pourroient jouir, ils trouveroient ceux de la chaſſe & de la guerre bien amers, & n'en voudroient plus... Croyez-vous, par exemple, que ce ne ſeroit pas un plaiſir bien royal de ſe promener dans des provinces bien cultivées, à travers les acclamations d'un peuple heureux ? Béni ſoit le prince que le ciel a accordé, dans ſa bonté, à l'Egypte ! ce plaiſir-là ſeroit bien fait pour ſon cœur, ſi quelqu'un s'aviſoit de le lui propoſer. — Le roi ſeroit charmé de vous entendre. — Si le ciel m'eût fait naître près du trône, je vous aſſure que je me chargerois bien d'amuſer le ſouverain ; je m'établirois le grand ordonnateur de ſes plaiſirs, & je me ſoumettrois à ſubir les peines les plus rigoureuſes, ſi l'ennui approchoit jamais de ſon palais... L'ennui, pour tous les hommes, ajouta Mizrim, à commencer par les rois,

n'eſt que là (en portant la main ſur ſon cœur). Depuis le trône juſqu'à l'humble chaumiere, celui qui a bien rempli ſa journée ne cherche pas d'autres plaiſirs. — Mais on n'a jamais dit cela aux rois. — Sans métaphyſique, vous entendrez bien, monſieur, que tous les objets extérieurs ne ſont pas nous, & qu'au fait ce n'eſt que par nous que nous jouiſſons. . . . On a beau chaſſer, courir, ſe remuer en tout ſens, habiter des palais, recevoir les adulations de tout ce qui vous entoure, il faut toujours finir par rentrer chez ſoi pour jouir; & quand le cœur eſt vuide de ſentimens, on découvre qu'on n'a fait que s'étourdir : on cherche de nouveau à ſortir de ſoi, où l'on ne trouve rien, & tout cela n'eſt pas du plaiſir. — Votre converſation me ravit. Mais vous êtes plus qu'un laboureur; nos philoſophes & nos prêtres ne ſont pas ſi inſtruits que vous me paroiſſez l'être. — Je n'ai jamais lu que dans le grand livre de la nature, ouvert à tous les yeux, & dans lequel ſont tracés les devoirs de tous. .. Je me ſuis plus particuliérement attaché à la page qui me regarde; & depuis trente ans que j'étudie, il m'en

eſt reſté quelque choſe... Cependant le bruit de la chaſſe ſe fit entendre de plus près... Pardon, dit Mizrim en s'éloignant, vous n'avez que le tems de vous préparer à recevoir le roi, qui probablement vient à ce rendez-vous. — Nous nous reverrons, dit le prince. Mizrim diſparut dans le bois, & le roi reprit, avec ſa ſuite, la route de Memphis.

Le roi Oſymandias dans ſon palais.

Quoi qu'il en fût de la chaſſe, qui avoit parfaitement réuſſi, & des louanges que les courtiſans ne manquerent pas de donner au maître, qui ne s'en étoit pas beaucoup occupé, comme on vient de le voir, Oſymandias eut l'air triſte & rêveur le reſte du jour. Après s'être promené quelque tems autour des tables de jeu, ſans avoir voulu s'aſſeoir à aucune, il ſe retira de bonne heure, & ne dit pas un mot à ſon coucher. Il ſeroit inutile de raconter toutes les conjectures que chacun fit, tant que dura cette ſoirée, & bien avant dans la nuit. Les miniſtres craignoient d'avoir été deſſervis; ceux qui aſpiroient aux places préparoient

leurs machines ; les femmes paſſoient en revue les prétendans, avec un mot ſur chacun, ſelon ſa bonne ou mauvaiſe mine, & ſa facilité à perdre à un autre jeu que le pharaon, qui ne fut inventé que quelques ſiecles après, ſous un des rois de ce nom ; car les Egyptiens ont toujours été grands joueurs : mais tous étoient également éloignés de deviner le véritable ſujet de cette occupation profonde du roi ; aucun d'eux n'avoit été témoin de ſa converſation avec Mizrim. Tous les mots de cette converſation avoient paſſé de l'oreille du prince à ſon cœur... Je l'ai trouvé enfin ce ſage ! Les dieux l'ont accordé à mes deſirs !.. Dès demain il ſera mon guide & mon ami... Que le jour tarde à paroître !.. Ce fut dans cette agitation que le roi paſſa la nuit. Dès qu'il fit jour, il n'eut rien de plus preſſé que d'envoyer chercher Mizrim, qui de ſon côté étoit un peu inquiet des ſuites que pourroit avoir la franchiſe avec laquelle il avoit parlé de la chaſſe. Il ſe promettoit bien d'être plus diſcret, quand il vit arriver aux champs qu'il ſillonnoit dès l'aurore, des officiers du palais qui lui ſignifierent l'ordre d'aller parler au roi. Meſſieurs,

je n'ai qu'une grace à demander, leur a. le ſage, ſans trop ſe troubler, & tâchant de ſe raſſurer, c'eſt de voir un inſtant ma femme & mes enfans. Comme les ordres preſcrivoient aux officiers de la garde les plus grands égards pour le ſage, la grace lui fut accordée. Il alla embraſſer ſa femme & ſes enfans : quelques larmes lui échapperent ; car il ne s'attendoit à rien moins qu'à une priſon perpétuelle, quelqu'opinion qu'il eût de la bonté du roi. Sa famille ſe déſola, & le conduiſit, en ſe lamentant, juſqu'aux portes de Memphis ; car Mizrim lui avoit fait part de ſon entretien de la veille & de ſes inquiétudes.

Mizrim auprès du roi.

Je ſuis bien éloigné de la ſageſſe que j'ai tant recherchée, ſe diſoit triſtement Mizrim en traverſant les longues galeries qui conduiſoient à l'appartement du roi ! . . . Le premier principe de cette ſageſſe eſt de ſe taire, quand on n'eſt pas fait pour dire ſon avis, quelque bon qu'il ſoit. La manie de philoſopher m'a auſſi gagné ; je vais recevoir la juſte récompenſe de mon indiſcrétion. Du courage pour ſupporter ma peine !

,oyons au moins ſi j'obtiendrai cela de ma ſageſſe... Les portes de l'appartement royal s'ouvrent; le laboureur eſt introduit à travers une double haie de grands que la ſingularité de cette viſite avoit attirés... C'eſt un laboureur, ſe diſoient-ils au premier coup-d'œil... (car on ſait qu'en Egypte la différence des états étoit indiquée par celle des habits.) Quel rapport peut-il donc y avoir entre le roi & un laboureur?.. Cet homme viendroit-il révéler quelque complot?.... Mizrim avançoit cependant. Quel fut ſon étonnement, quand dans la perſonne ſacrée du monarque il retrouva l'inconnu avec qui il avoit ſi librement cauſé la veille! Quoique le ſage eût cette fermeté naturelle à un homme de bien, vrai & juſte, l'aſpect d'un des plus puiſſans ſouverains de la terre, le ſouvenir du jour précédent, & mille autres cauſes agirent dans cet inſtant ſur ſon ame avec tant de force, qu'il tomba aux genoux du prince, ſans pouvoir articuler un ſeul mot. .., Relevez-vous, lui dit Oſymandias avec bonté, & en l'aidant de la main. .. Qu'on nous laiſſe ſeuls, ajouta-t-il en ſe retournant vers la foule

des grands qu'avoit attirés la curiosité... Prince, lui dit Mizrim qui avoit eu le tems de se remettre, & qu'avoit rassuré l'accueil obligeant du roi, votre suprême puissance ordonnera de mon sort ce qui lui plaira. Quelque respectueusement que j'aie parlé de lui à mon roi, je m'avoue coupable d'une indiscrétion... Je recommande à sa bonté ma femme & mes enfans... Mizrim, lui dit le monarque, nous voilà seuls, & nous pouvons nous entretenir librement. Le ciel m'est témoin que, depuis l'instant où je suis monté sur le trône de mes peres, j'ai cherché la sagesse & la vérité... Je m'étois d'abord persuadé que les rois, qui se prétendent autant d'images de la divinité, doivent réellement s'en montrer les représentans par la sagesse de leur administration... Mais il ne leur suffit pas de vouloir bien faire, il faut encore qu'ils en connoissent les moyens; & cela leur est bien difficile. Ils ne peuvent voir que par les yeux de ceux qui les entourent; & qui peut les assurer que ces gens-là voient juste & sans intérêt de voir autrement ou de dire autrement qu'ils ne voient? O Mizrim! ô mon ami! dans notre cour

converſation d'hier, j'ai entendu pour la premiere fois le langage de la vérité, & j'ai été averti par un preſſentiment ſecret, que vous étiez l'homme que je cherchois. . . Dès ce moment je vous donne ma confiance : vous habiterez dans ce palais ; vous m'aiderez à régner... Allez, bon Mizrim, raſſurer votre femme & vos enfans, & revenez auprès de moi. Le ſage voulut faire quelques obſervations au roi Oſymandias ſur ſon goût pour la vie des champs, ſur le danger des honneurs & des grandes places, enfin ſur ſon incapacité ; mais le monarque ne voulut rien entendre : ce qui fit que Mizrim alla au plus tôt tranquilliſer ſa famille, qui verſoit des torrens de larmes à la porte de Memphis. Elle retourna à ſa chaumiere, & lui reprit ſur-le-champ la route du palais.

Tumulte à la cour.

Ce fut un murmure général, quand on apprit que le roi faiſoit un ſimple laboureur ſon premier miniſtre.... Mais ſa majeſté a donc perdu la tête!.. Comment, il faudra que nous travaillions avec un payſan!.... Non, cela ne ſera pas ; je vais quitter les

affaires. Et vous?... Moi! dès ce matin!... L'ordre eſt détruit... Tout eſt confondu... Par Anubis, diſoit l'un, par Apis, diſoit l'autre... C'étoit des imprécations effroyables. Tout en étoit là, quand le roi fit aſſembler ſon conſeil, & lui déclara ſes volontés.... Perſonne ne demanda ſa retraite; on en vint juſqu'à complimenter Oſymandias ſur ſon choix; & tous, au ſortir du conſeil, s'empreſſerent de paſſer chez Mizrim qui, quoique bon & confiant, ne fut pourtant pas la dupe de leurs révérences... Il les reçut fort bien, & avec cette dignité qui lui étoit naturelle, ſans apprêt, ſans inquiétude; ce qui, ſuivant l'Egyptien auteur de cette hiſtoire, déconcerta un peu les grands, qui ne s'attendoient à trouver qu'un malotru. Les dames arriverent à leur tour, & ne furent pas moins étonnées de l'accueil galant que leur fit le ſage. On rapporte même qu'il leur dit des choſes charmantes.... Où avoit-il appris tout cela?... De la dignité avec les hommes, de l'honnêteté recherchée & preſque de la galanterie avec les femmes; au point qu'on auroit jugé qu'il avoit paſſé toute ſa vie à la cour, ſi l'on en excepte l'air d'em

barras & de fineſſe qu'il avoit de moins : c'étoit là l'étonnant. Auſſi tout le monde auroit cru que Mizrim étoit un mage de Perſe ſous l'habit d'un laboureur, ſi beaucoup de gens n'euſſent aſſuré l'avoir vu établi depuis long - tems à une très-petite diſtance de Memphis.

Le roi, après avoir déclaré ſes volontés au conſeil, manda le ſage & lui dit : Je deſire que vous appelliez ici votre femme & vos enfans ; je me charge de leur fortune. — Mille graces ſoient rendues à votre bonté, repart Mizrim, en ſe courbant ; mais j'eſpere que votre auguſte majeſté ne m'en refuſera pas une. Parlez, reprend le roi. — Eh bien, ſire, c'eſt de trouver bon que ma famille conſerve l'état où la placée la Providence. Le champ qui a nourri mes peres & moi ſuffira à ſes beſoins ; elle eſt heureuſe & tranquille ; que pourroit-elle ſouhaiter de plus ? La fortune qui lui fourniroit les moyens de ſatisfaire à de nouveaux beſoins dont elle n'a pas même l'idée, feroit auſſi naître en elle des deſirs vagues & des inquiétudes à l'infini ; & ce n'eſt pas le bonheur. Au-delà des beſoins réels, tout n'eſt que vanité, opinion & tourment.

Permettez que je me charge du ſoin de la rendre heureuſe... Faſſe le ciel que moi-même je puiſſe dans ce nouvel éclat qui m'environne éloigner de mon cœur les vains deſirs, & conſerver cette opinion ſi pure que je me ſuis faite du vrai bonheur ! Je demande encore la grace de vivre ici comme je vivois dans les champs... La liberté de l'eſprit eſt la ſuite de la liberté du cœur; la ſageſſe eſt le fruit de leur union... La folie eſt le contraire. Du moment où le cœur ſe laiſſe gagner par les paſſions, qui ne ſont que des deſirs immodérés, l'imagination extravague, & l'homme perd tous ſes droits au bonheur. Grand roi, permettez votre majeſté ſacrée, que le laboureur Mizrim & ſa famille conſervent le champ & l'état de leurs peres. J'admire votre ſageſſe, répondit le roi, un peu étonné de ce qu'il ſe trouvoit un homme qui pût refuſer ce que les autres recherchoient avec tant d'ardeur; je reſpecte la liberté dont vous voulez jouir; vous vous connoiſſez mieux que moi en bonheur, Mizrim; je vous laiſſe le ſoin de faire le vôtre, le mien, & celui de mes peuples... Nous travaillerons dès demain à cette grande œuvre. Repoſez-vous

de la fatigue de ce jour ; voilà l'heure où je dois partir pour la chaſſe.

C'eſt une terrible choſe que l'habitude. — Oui, dit Mizrim, elle aſſujettit les rois comme les autres. — Je veux vous montrer, ajouta le prince, que je ſais profiter des leçons qu'on me donne. Il eſt malheureux que je n'en aie pas reçu plus tôt. Je ne peux cependant pas renoncer dans l'inſtant à cet exercice. Peu à peu je m'accoutumerai à en faire un autre. Aujourd'hui, pour eſſayer, je me contenterai d'aller tirer quelques faiſans dans le parc. Il ne faut pour cela ni ſuite ni équipage.... Il eſt bien triſte, dit Mizrim en lui-même, qu'on ne puiſſe vivre un jour ſans tuer quelqu'un !

Grands principes de Mizrim.

Il étoit neuf heures du matin, quand le roi manda Mizrim & lui dit : depuis cet inſtant, juſqu'à onze heures, tems où je vais au conſeil, nous cauſerons enſemble tous les jours, mon cher Mizrim : commençons dès ce moment, ſi vous voulez bien ; car il me tarde beaucoup de m'inſtruire.

Je ſuis roi, parce que mon pere, mon grand-pere, mon aïeul étoient rois. Voilà

tout ce que j'en fais ; du reſte on ne m'a jamais beaucoup parlé de ce qu'il falloit que je fiſſe : les maîtres de mon éducation ne diſoient rien autre choſe , ſinon que j'étois charmant ; à meſure que je grandiſſois , les complimens & les adulations augmentoient , au point même , que ſouvent je ne ſavois comment arranger tout cela avec les reproches intérieurs que je reſſentois.... Je rends graces au ciel, qui m'a donné un cœur droit ; car, en vérité, je crois qu'ils auroient fait de moi un monſtre.... Témoin ce jour où, loin de me faire éprouver l'atrocité de ma faute (j'avois , dans un mouvement d'impatience, percé d'un coup de pique le bras d'un jeune ſeigneur que j'aimois tendrement), les malheureux me dirent que j'annonçois les plus grandes diſpoſitions pour ſoutenir la dignité de mon rang.... Malgré leurs flatteries, je ne pus m'en impoſer à moi-même ; je paſſai huit jours à pleurer ma faute : car heureuſement ma conſcience, qui ne me flattoit pas, me reprochoit fort durement que j'étois un meurtrier ; elle l'emporta ainſi ſouvent ſur les preſtiges abominables des adulations...

Ils ne m'apprirent tous qu'à dire, mon royaume, mon peuple ; comme ſi réellement trente millions d'hommes m'avoient été donnés par la nature, à moi tout ſeul, pour être mes eſclaves... Je voyois, mais à travers un nuage, que cela ne pouvoit pas être comme ils le diſoient : pourtant je m'accoutumai à faire peu à peu comme ſi je le croyois, & j'allois au conſeil, aux temples des dieux, à la chaſſe, au jeu, le tout par habitude, parce que le roi mon pere vivoit ainſi.... Mes miniſtres faiſoient & font encore des ordonnances, bien ou mal, que je ſigne ; on demande de l'argent, dont on fait je ne ſais quoi ; les prêtres & les philoſophes ſe querellent ; on ne m'en avertit qu'alors qu'on a donné des bénéfices aux uns, & des lettres de cachet aux autres. Les dépoſitaires des loix du royaume ne veulent pas quelquefois enregiſtrer mes ordonnances : on me dit qu'il faut les exiler, & moi je les envoie aux ſources du Nil, quoique je ſois au fond le meilleur homme du monde.

Quand ils ont de leurs créatures à avancer, ils me diſent qu'il faut faire la guerre ; & quand on a tué cinquante ou ſoixante mille Egyptiens, ils vont dans les temples,

avec les prêtres, & m'invitent à en remercier les grands dieux... Quand il n'y a plus d'argent, il faut faire la paix; nous rendons ce que nous avons pris, & puis on redemande de l'argent, & puis le train recommence, & puis on me dit que tout va bien, que tout le monde eſt content..... Les poëtes chantent mes hauts faits, quand je n'ai rien fait; les députés des provinces me complimentent à outrance dans des harangues, tandis qu'il eſt impoſſible que j'ignore que ces provinces ſont preſque ruinées... Si je change de miniſtres, il en arrive d'autres qui me font tourner la tête avec des ſyſtêmes... En vérité, bon Mizrim, il eſt bien difficile & bien triſte de régner, quand on a l'eſprit aſſez juſte pour voir que l'on eſt trompé, & le cœur aſſez bon pour déteſter de l'être... Je vous répéterai encore que je ne ceſſois de demander aux dieux la ſageſſe, & des hommes capables de m'aider, quand, dans un ſonge, je vis deſcendre des cieux Oſiris en perſonne, qui me dit : " Les dieux ſont ſenſibles à ta „ priere; ils t'accorderont la ſageſſe & un „ ami qui t'éclairera..... Le haſard te le „ fera rencontrer dans une condition obſ-

„ cure... Il te parlera, ſans te connoître,
„ le langage de la vérité, & plus encore
„ quand il te connoîtra... Le haſard te le
„ fera rencontrer, & un preſſentiment ſe-
„ cret t'avertira que c'eſt lui que le deſtin
„ t'envoie. „

Oſiris diſparut : le ſonge eſt reſté gravé dans ma penſée. C'eſt vous, je n'en puis douter, c'eſt vous Mizrim, qui êtes ce génie de lumiere & de vérité, que m'ont annoncé les dieux... Eclairez-moi, Mizrim. — Grand prince, repart le ſage, vous êtes déjà fort avancé, puiſque vous êtes parvenu à voir que l'on vous trompe. Nous aurons peu de préjugés à détruire, & cela eſt beaucoup.... La premiere vérité que l'on peut déclarer à un roi, eſt, que ſon trône poſe ſur la terre, & que c'eſt à conſolider cette baſe que doivent tendre tous ſes ſoins. La ſeconde eſt, que les rois n'ont rien à ordonner ni à réglementer dans le monde, parce qu'il n'y a rien d'arbitraire, & parce que tout a été ordonné & réglementé par la nature, avant les rois. Le ſoleil n'attend pas un édit du conſeil ſuprême de votre majeſté, pour ſe coucher plus tôt ou plus tard. Le Nil qui fertiliſe ces champs,

n'envoie pas au gré du cultivateur la quantité d'eau demandée. Terre, cieux, élémens, hommes, rois; tout eſt aſſujetti à un ordre éternel, immuable, univerſel, indépendant de nos caprices, de nos ſyſtêmes; & l'être ſenſible & intelligent n'a rien de mieux à faire que de l'étudier & s'y conformer... L'homme, dis-je, eſt placé dans le cercle de cet ordre néceſſaire, comme tout ce qui reſpire; il n'a de plus que l'intelligence, pour voir ce qu'il exige de lui, comme il n'a de libre que la volonté pour ſe conformer à la loi.... Ainſi l'homme, qui ne peut commander au ſoleil, fait des arrangemens pour lui, relatifs à ſa marche: il ne peut arrêter le torrent; mais il lui creuſe un lit, & en dirige le cours: il ne peut forcer la terre de produire; mais il peut, par ſes travaux, en aider la fécondité... Cet ordre ſuprême & éternel lui accorde des droits, en échange de ſes devoirs, s'il les a dignement remplis: c'eſt ainſi qu'il jouit de la moiſſon après le travail de la culture, & de tout le reſte, ſelon le cours de ſes beſoins, en raiſon de ſes travaux.... Rien pour rien: tel eſt le marché que la nature a fait avec lui,

qui finit par tourner à ſon avantage, s'il en reſpecte les conditions.

Aſſez, aſſez; c'eſt aſſez, ſage Mizrim, s'écria le bon roi Oſymandias. L'attention avec laquelle je vous écoute me fatigue trop pour vous ſuivre long-tems... Tout ce que vous venez de me dire là me ſemble bien étrange : laiſſez-moi le tems d'y ſonger. Peu à peu j'acquérerai, j'eſpere, plus de facilité pour le travail, & vous ſerez content.... Je n'oublierai pas, très-ſûrement, l'obſervation que vous avez faite ſur le pouvoir des rois. J'entrevois bien qu'ils ſont aſſujettis, comme tous les autres, & pour leur perſonne & pour leur puiſſance, à un ordre qui ne leur laiſſe rien à faire que de s'y conformer.... En voilà déjà beaucoup d'appris en peu de mots... Le tout ſera, par la ſuite, de voir ce que cet ordre exige de moi; car pour ma volonté, je vous en réponds.... Je vais au conſeil, & de là donner audience à des ambaſſadeurs.... Tantôt nous nous promenerons, au lieu de chaſſer..... Le roi alla au conſeil, & Mizrim retourna chez lui préparer le ſujet de la prochaine converſation que voici.

Promenade du roi & du ſage.

Allons cauſer dans le parc, dit le roi; voyons comment je me trouverai de me promener paiſiblement dans un bois, ſans chevaux & ſans chiens.... Il fait le plus beau tems du monde; je n'ai jamais vu Oſiris plus pur; allons... Après quelques tours faits, tout en cauſant de la beauté du jour, repoſons-nous ſous cet ombrage, aſſeyez-vous près de moi, Mizrim. Et voilà ce qu'il auroit fallu voir, dit l'auteur de cet ouvrage, un ſage aſſis ſur le gazon près d'un grand monarque qui prenoit ſa leçon!... Dites-moi, Mizrim, pour ouvrir notre converſation, au commencement des ſociétés humaines, qui a fait les rois? — Sire, la nature. — Comment, la nature? Avoit-elle déſigné une race d'hommes particuliere pour régner ſur les autres?.... J'ai connu mon pere, mon grand-pere, & je me connois aſſez bien, pour voir que je ne differe en rien d'un Egyptien quelconque, pris dans le dernier des ordres. Je ſuis aſſujetti aux mêmes beſoins, par eux aux mêmes paſſions, & par celles-ci

aux mêmes défauts. Je ne vois pas que la nature ait plus marqué mon front du ſceau de la royauté que le front du dernier de mes ſujets : je n'ai ni plus de forces, ni plus d'intelligence ; & à choiſir de vous ou de moi, par exemple, pour régner, je ſens à merveille que l'on n'héſiteroit pas, ſi l'on vous connoiſſoit comme je vous connois.

A ce compliment, Mizrim répondit par une inclination reſpectueuſe & continua.... C'eſt le beſoin qui a réuni les hommes, & non la convention. Une famille ſe rapprocha d'une autre famille ; peu à peu pluſieurs ſe réunirent. Chacun étoit fort occupé alors, & avoit bien aſſez de ſes affaires, ſans ſe mêler de celles des autres : ce qui fit tout bonnement que, ſans quelque convention, dans l'intérieur de chaque habitation, on s'en rapportoit pour l'adminiſtration, au pere ou au grand-pere. C'étoit auſſi à ſon tribunal qu'on déféroit, par droit de nature autant que par reſpect & par reconnoiſſance, toutes les conteſtations. L'exemple d'une de ces familles, mieux adminiſtrée que les autres par ſon chef, (car pour les choſes les plus ſimples la nature

s'amuſe quelquefois à faire des hommes ſupérieurs) cet exemple, dis-je, fit naître à pluſieurs familles voiſines, & à leurs chefs particuliers, l'idée de ſe ſoumettre en tout à l'expérience, à la ſageſſe de ce chef qui adminiſtroit ſi bien, & qui, ſans s'en douter, devint roi, & tout autant que l'eſt votre majeſté : car falloit-il faire des dépenſes extraordinaires pour réparer les ravages d'une inondation, ouvrir des canaux, entretenir des chemins ? Il demandoit & on lui donnoit. Falloit-il repouſſer les brigands qui prétendoient, ſans avoir ſemé, prendre leur part des récoltes ? il faiſoit aſſembler les jeunes gens ; on prenoit des armes quelconques ; on alloit chaſſer les bandits ; & puis quand cela étoit fait, chacun ſe remettoit à l'ouvrage....

La terre cependant alloit toujours ſon train, c'eſt-à-dire, elle rendoit aux travaux des hommes le centuple de ce qu'ils dépoſoient chaque année dans ſon ſein. Le nombre des portions s'accrut, & avec elles le nombre des convives. Les gens ſe marioient par centaines, parce que l'abondance invite au partage. La population s'augmenta, & de maniere qu'il fallut s'étendre. Le bon roi

ne pouvoit plus juger tout ſeul toutes les petites tracaſſeries qui ſurvenoient; car quoique ce fût l'âge d'or, il y avoit pourtant des tracaſſeries, de petites querelles d'humeur. Il prit des prud'hommes pour l'aider; & voilà ſon ſénat. Il ne put pas non plus régir tout ſeul le détail des finances qui s'augmentoient en raiſon des dépenſes qu'il falloit faire & des contributions de chacun. Il chargea d'une partie de ce détail des hommes de confiance qui avoient à faire à lui directement; & voilà un miniſtre des finances, que nous nommons en Egypte contrôleur général.... Ce n'eſt pas là tout.... Mais je crains d'ennuyer votre majeſté. — Mon cher Mizrim, j'ai le plus grand plaiſir à vous entendre. Il me ſemble être témoin de l'établiſſement & de l'accroiſſement des nations.

— On ſentit que les brigands & les foux, qui n'avoient d'autre métier que celui de piller, & qui ne manquoient pas de revenir toutes les fois que les fruits ſpontanés de la terre trompoient leurs eſpérances, avoient le tems de faire beaucoup de dégâts avant que l'on eût pu raſſembler la jeuneſſe, & lui donner un ordre conve-

nable : on trouva plus ſûr & plus commode de fixer un certain nombre de ces jeunes gens qui fuſſent toujours prêts à repouſſer les ennemis du dehors. On mit à leur tête des hommes expérimentés, braves & prudens, qui avoient déjà fait leurs preuves dans les premieres campagnes. Les ainés cultivoient & les cadets alloient ſe battre... Ce fut ainſi que ſe forma la milice, ou le corps des gens de guerre.... On prélevoit les portions de ceux-là, comme s'ils euſſent cultivé ; car ils contribuoient à la culture, en défendant la moiſſon : on préleva de même les portions de ceux qui jugeoient ; car il falloit du tems pour examiner les affaires, quelque peu nombreuſes & quelque ſimples qu'elles fuſſent.... Votre majeſté, dès ce premier apperçu, doit voir que les rois, les magiſtrats, les ſoldats vinrent ainſi, ſans tant métaphyſiquer, tout ſimplement à la ſuite du beſoin premier qui réunit les hommes, par la néceſſité de la communication des ſecours. — Fort bien, rien de plus clair ; mais vous ne me parlez pas encore ni de la religion, ni des loix. — Nous y viendrons, pour peu que votre majeſté veuille m'accorder le tems d'un entretien ſem-

blable à celui-ci.... Mais le ſoleil s'avance dans ſa courſe ; je crains que la chaleur du jour & la longueur de cette converſation ne fatiguent votre majeſté. — Retournous au palais, & demain, cher Mizrim, nous reprendrons notre ſujet..... Oſymandiâs & le ſage ſe rendirent au palais.

De la religion. (*a*)

Voyons, dit le monarque, comment vous me développerez les commencemens de la religion. — Rien de plus ſimple, grand prince.... Pour bien entendre tout ceci, il ne s'agit que de ſe diſtraire pour quelques inſtans des préjugés que l'on a reçus, & ſe reporter d'imagination vers les premiers tems. Le dogme ſacré de l'exiſtence de la Divinité repoſoit dans le cœur de l'homme, & n'attendoit que le moment de ſe développer. Le ſentiment de ſa foibleſſe, ce prodige continuel de la fécondité de la terre ſouriant à ſes travaux & ſe chargeant de fruits ſous ſes pas ; le ſpectacle des cieux & de leurs

(*a*) Dans ce chapitre & le ſuivant il ne s'agit que de la religion naturelle, autant que Mizrim pouvoit la connoître.

changemens ; l'ordre conſtant de leurs révolutions, qu'il ne put méconnoître dès l'inſtant où il confia à la terre un grain de ſemence; cette curioſité ſolliciteuſe & inquiete qui, dans ces intervalles de loiſir que laiſſe le beſoin, nous porte, malgré nous & ſans que nous puiſſions nous en rendre compte, à la recherche de l'avenir, preſque toujours inſéparable du ſouvenir du paſſé & du calme du préſent ; la réunion de tous ces motifs diſpoſoit l'homme à la reconnoiſſance, au reſpect, à la crainte, & l'amenoit, par tous ces ſentimens confus, à celui de l'adoration, ſans qu'il ſe formât une idée de ce qu'il devoit adorer, & de la forme ſous laquelle il devoit offrir ſes hommages.

Cependant des hommes réunis ſur la même terre par les mêmes beſoins, & ne faiſant qu'une ſeule famille, pouvoient-ils voir ſans émotion, des champs fertiliſés par leurs travaux, ſe couvrir d'abondantes moiſſons, de fruits de toutes les eſpeces ? Quel ſpectacle plus propre à éveiller l'intelligence, à échauffer l'imagination & à diſpoſer le cœur à la reconnoiſſance !... Des fêtes, des jeux furent les ſignes de la joie de tous ils éclatoient au retour de chaque année

bientôt ils ſe conſacrerent par l'habitude ; & ſe changerent en cérémonies religieuſes, par la pompe, la décence & le reſpect de l'ordre qu'on ne tarda pas d'y établir.... Obſervez, Sire, que la ſociété s'accroiſſoit toujours.. On créa des hommes qui n'eurent d'autre occupation que celle de marquer le retour des ſaiſons, d'obſerver les phénomenes des cieux, leurs rapports avec la terre, les jours de fête néceſſaires au délaſſement : je dis qu'on les créa, car il falloit que leur portion leur fût aſſurée d'ailleurs. N'oublions jamais que l'homme preſſé par le beſoin, n'a pas le tems de ſonger à tout cela....Ces hommes, une fois livrés à l'étude des cieux, menoient un genre de vie convenable à leur travail, loin de tout ce qui pouvoit les diſtraire. Bientôt quelques prédictions, effet conſéquent de leurs obſervations, leur attirerent le reſpect & la confiance des cultivateurs. Du moment où ils virent qu'on les regardoit comme des hommes au-deſſus du vulgaire, ils acheverent de ſe rendre importans, en enveloppant leurs connoiſſances d'hiéroglyphes, en ſe dérobant aux regards de la multitude, en ne parlant rarement, & toujours au nom

de puiſſances inconnues, avec leſquelles ils ſe prétendoient en commerce. Le reſpect & la terreur marcherent à leur ſuite ; & tels furent les premiers prêtres.... La crainte de décheoir dans l'opinion des peuples, cet amour indéfiniſſable de la conſidération, à quelque prix qu'on l'obtienne, pour les ames vaines & les imaginations exaltées, cette pente à la crédulité & ce goût du merveilleux pour les ignorans & les foibles, firent ſentir à ces premiers pontifes la néceſſité de l'étude. Ils s'aſſurerent, autant qu'ils le purent, des connoiſſances utiles. L'aſtronomie, la médecine, la géométrie néceſſaire au partage des terres, devinrent autant d'objets de leurs travaux. C'étoit toujours au nom des dieux qu'ils rendoient leurs oracles. Ceux qu'ils admirent au partage de leur ſcience furent initiés avec myſtere ; ce qu'il leur en avoit coûté de peines pour être admis, les empêcha tout naturellement de rien divulguer.

Bientôt ils aſſignerent à chaque objet ſon génie, ſon eſprit, ſa puiſſance particuliere qui, dans le commencement de leur étude, n'étoit que l'hiéroglyphe, le ſigne auquel ils devoient ſe reconnoître, & ſous lequel

ils

ils expliquoient les cauſes & les effets de la nature qu'ils avoient apperçus.... La mauvaiſe foi fit donc de ces ſignes des repréſentations d'autant de divinités.... Cybele devint la déeſſe de la terre ; Cérès fut celle des moiſſons ; le ſoleil fut Oſiris, & partagea avec Iſis l'empire des cieux.... Bientôt les mers, les fleuves, les arbres, les fontaines eurent leurs dieux & leurs déeſſes ; & l'homme n'oſa plus faire un pas ſans terreur religieuſe.... Ce ſentiment profond & univerſel de l'adoration dans le cœur de l'homme ſimple, ſe multiplia & ſe rapporta à tout ce que lui indiquerent ces hommes myſtérieux. (*a*) Les temples s'éleverent dans la profondeur des bois, lieux retirés ou obſcurs, où le ſilence & les ténebres maîtriſoient les ſens & les diſpoſoient à l'impreſſion que les prêtres vouloient leur donner... Les paſſions humaines intervinrent ; & ſous le nom des dieux, les impoſteurs ſe livrerent à l'ambition & à la vengeance... Les furies furent

(*a*) Il eſt, je crois, bien inutile d'avertir que l'on ne parle ici & dans tout le reſte de l'ouvrage que des prêtres du paganiſme, & que l'on déſavoue toute allusion maligne.

armées de ſerpens; le tonnerre ne gronda plus que pour effrayer la terre. Les dieux étoient irrités; le ſang coula pour les appaiſer, celui des animaux d'abord, enſuite celui des hommes.... Ces triſtes & cruelles folies, fondées ſur deux grands ſentimens inaltérables, le reſpect & la crainte, ne firent que s'accroître; & le tems, loin de les détruire, y ajouta cette ſorte de déférence pour les choſes établies : ainſi les préjugés ſe fonderent & devinrent ſacrés... On vit bientôt ces erreurs générales paſſer d'une nation à une autre nation, & avec la même facilité, eu égard à ce que les hommes ſe trouverent par-tout également fourbes & crédules. Chacun y ajouta de plus les ſiennes particulieres, relatives à ſa conſtitution & à ſa maniere de voir; & l'homme ſe proſterna, d'une extrêmité de la terre à l'autre, devant l'image fantaſtique, de bois ou de pierre, que l'impoſture lui ordonnoit d'adorer....

Les prêtres ne s'en tinrent pas là : dès l'inſtant où le gouvernement des nations fut aſſez important pour leur faire naître le deſir de s'en emparer, ils firent trembler les chefs au nom de ces mêmes dieux dont ils

avoient effrayé la multitude, & ſe rendirent ainſi maîtres des peuples & des rois.... En effet, dit le bon roi Oſymandias, je conçois aſſez que ce ſoit là à peu près la maniere dont tout s'eſt arrangé bien ou mal : ainſi donc, Mizrim, vous ne croyez pas, ſoit dit entre nous, que le ſoleil & la lune, que nous appellons Oſiris & Iſis, ſoient des divinités ? Vous ne croyez pas davantage que les grands dieux ſoient jamais venus ſe cacher ſous nos oignons; enfin, qu'il y ait un dieu dans l'univers à figure de chien ? — Non, Sire, je ne crois pas un mot de tout cela; mais ce que je crois, c'eſt que les premiers inſtituteurs ont caché de grandes vérités morales, ou voilé des traits d'hiſtoire ſous des allégories que le peuple, habile à prendre tout à la lettre, aura regardées comme autant de vérités religieuſes; & que les prêtres, les trouvant en train de croyance, auront appuyé pour en faire leur profit : car, de bonne foi, il n'y a jamais eu & il n'y aura jamais d'Egyptien marchant ſur ſes deux pieds, qui ne rie au nez de tout homme qui viendra lui faire de pareils contes, ſi c'eſt pour la premiere fois, & dans le tems

où il jouit de l'uſage de ſa raiſon... Tous tant que nous ſommes de raiſonneurs (& mon reſpect me fait excepter votre majeſté ſeule) nous avons la fureur de vouloir juger tout ce qui s'eſt paſſé long-tems avant nous, & de prévoir ce qui arrivera du point où nous ſommes; & parce que nous employons notre tems à faire des réglemens qu'on n'obſerve pas, des établiſſemens qui ne durent guere, & des ſyſtêmes par-deſſus tout, nous nous imaginons que tout a ainſi commencé : c'eſt le contraire préciſément. Les raiſonneurs ne ſont arrivés & n'ont pu arriver, tels que nous ſommes, qu'après que tout eut commencé; car rien n'a pu commencer par eux. Les hommes ne ſe ſont point réunis pour ſe dire : faiſons des loix, nommons-nous des rois, créons des dieux, élevons des temples. Non: c'eſt le beſoin qui les a rapprochés, & par inſtinct, ſans que pour cela il fût queſtion de raiſonnement. Le beſoin les a mis en communication de ſecours; les ſecours ont fait naître l'abondance par les travaux bien entendus; l'abondance a développé, étendu & accrû la ſociété. Celui qui n'étoit que chef & directeur de famille eſt devenu roi;

ce qui n'étoit qu'habitude, vu de plus près, de reſpecter ſon intérêt dans celui d'autrui, eſt devenu loi; ce qui n'étoit que fêtes, ſignal de joie & de reconnoiſſance envers l'Auteur de tout, eſt devenu culte : tout eſt ainſi venu ſe ranger de ſoi-même, ſans convention & ſans raiſonnement, ſous le principe qui appelloit la conſéquence : ainſi, à la ſuite de l'ignorance, eſt venue la ſuperſtition, & à la ſuite de la ſcience, l'impoſture; & cela étoit inévitable.... De tems en tems il s'eſt élevé des hommes qui ont crié aux autres qu'on les trompoit; mais perſonne ne les a écoutés, par la raiſon qu'il eſt des opinions une fois accréditées, comme d'un torrent que rien n'arrête, ſur-tout quand il y a beaucoup de gens intéreſſés à ce qu'on ne lui oppoſe pas de digues...

Ces crieurs, connus ſous le nom de philoſophes, plus fatigués encore par le regret de n'être pas entendus que par le travail de crier, ſe ſont établis pour faire diverſion du côté tout oppoſé, & ont dit qu'il n'y avoit pas de dieux; que l'univers s'étoit fait tout ſeul; que l'homme ne différoit de la bête que par ſa conformation; que le vice & la vertu étoient des préjugés comme

tout le reſte ; qu'il n'y avoit ni Champs-Elyſées à eſpérer, ni Tartare à craindre. Comme cela étoit du nouveau, ils ont trouvé des gens pour les écouter. Ennuyés des vexations des tyrans & des ſubalternes, ils ont ajouté que c'étoit la convention, ou le droit du plus fort, qui avoit fait les rois ; comme s'il y avoit un plus fort dans le monde exiſtant antérieurement à ce qui fait véritablement les rois. Ils ont imaginé des ſyſtêmes, à l'aide deſquels ils ont fait tomber des cieux des armées entieres ſur la terre, pour les conquérir, ſans ſonger qu'il falloit raiſonnablement ſuppoſer avant tout cela des ſociétés déjà formées & pour cela réunies ſous une autorité, & des portions pour nourrir ceux qui ne faiſoient rien autre choſe que d'aller battre les autres, métier qui, loin de produire, ne fait que détruire le lieu où l'on s'exerce, & ruiner également celui qui bat, comme celui qui eſt battu. . . Oui, Sire, il y avoit quelque tems que les peres de famille régnoient avec l'autorité des rois, ſans en avoir le nom quand les rois ſont arrivés ; & ceux-là exiſtoient bien des ſiecles avant les tyrans & les conquérans, qui n'ont rien fondé ;

y avoit long-tems encore que l'étude & l'expérience, animées par le beſoin, avoient calculé les rapports des cieux & de la terre, ſelon ce qui leur étoit utile d'en ſavoir, & reconnu la propriété de certaines plantes, & l'avantage de certains uſages, avant qu'on eût fait des académies des ſciences & des ſociétés royales de médecine; & les vertus morales ſe pratiquoient de même, bien long-tems avant que les raiſonneurs euſſent fait des livres & des traités ſur la vertu.

Le beſoin, encore une fois, organe impérieux d'une nature qui, bon-gré malgré, mene tout à ſa fin, a réuni les hommes: ainſi ſe ſont fondées les ſociétés, & alors il n'exiſtoit point de codes ni de réglemens. La confiance a choiſi une autorité, l'a reſpectée & a obéi; alors les trônes n'étoient pas élevés; l'Etre ſuprême recevoit l'hommage confus de l'homme invité à la reconnoiſſance par le bonheur; & alors il n'y avoit point de culte extérieur. Chacun maintenoit le droit de ſon voiſin, & alors il n'y avoit point de codes de loix; tout s'étoit fondé par le beſoin, & tout n'a fait que s'accroître par les développemens de

ſociétés humaines. Le point où l'on remarque le commencement des abus, eſt celui où l'homme, cœſſant d'être conduit par le beſoin, guide ſûr & invariable, s'eſt livré aux rêves de l'imagination, qui ont fini par égarer l'intelligence & pervertir le cœur.... Je m'arrête, Sire. Telle eſt en deux mots l'hiſtoire des commencemens des nations & celle de leur accroiſſement. Ce n'eſt qu'en conſultant l'ordre de la nature, éternel & immuable, que nous pouvons les connoître; car leurs faſtes ne nous apprennent que la maniere dont elles ont décrû & fini : ce qui fait que nous nous égarons, quand nous voulons, dans ces faſtes, étudier leurs fondemens..... Les beaux-eſprits qui ont dîné, & qui croient avec raiſon qu'alors il n'y a plus qu'à raiſonner & à faire des ſyſtêmes, feroient bien pourtant, avant d'aſſurer que l'eſprit humain avoit commencé par raiſonner & par faire des traités de morale, de politique & de théologie; ils feroient bien, dis-je, de ſuppoſer qu'il falloit qu'il eût dîné; que pour cela il faut ſuppoſer que les hommes étoient déjà frères & en ſociété, réunis par le concours des travaux & la

réciprocité des ſecours, le tout fondé ſur le beſoin du rapprochement ; & que ce n'eſt qu'après avoir mangé leur portion & aſſuré celle du lendemain, qu'ils ont dit : cauſons ; car c'eſt par là qu'on finit quand la journée eſt remplie & que l'on n'a plus rien à faire. C'eſt alors, je le répete, dans ces converſations de loiſir, que chacun a imaginé, rêvé tout à ſon aiſe, & a été tour-à-tour dupe & impoſteur. — Laiſſez ma foible tête ſe repoſer, mon cher Mizrim, voilà de quoi méditer. Je veux employer le jour entier à réfléchir ſur les vérités que vous venez de me révéler.

Profeſſion de foi de Mizrim.

Et que penſez-vous donc des dieux & de la religion, dit le lendemain à Mizrim le grand roi Oſymandias ? Que croyez-vous ? — Je vais commencer par ce que je ne crois pas, pour arriver à ce que je crois... Je ne crois pas que les cieux, les mers, la terre & les enfers ſoient peuplés de dieux. Je ne crois pas non plus, comme le diſent quelques philoſophes, qu'il n'y ait point du tout : mais je crois qu'il eſt une Intelligence unique, ſuprême, infinie

dans ſa durée, dans ſa puiſſance & dans ſes perfections, qui a animé du ſouffle de la vie tout ce qui reſpire, & donné le mouvement à tous les corps. — Mais Oſiris? — Oſiris n'eſt qu'un globe de pouſſiere brillante, qu'a façonné la main puiſſante de l'Eternel. Il en eſt de même d'Iſis, qui reçoit & nous réfléchit la lumiere d'Oſiris, alors qu'appellé par les loix puiſſantes qui déterminent ſon cours, il va éclairer d'autres climats. (*a*) Voilà ce que me dit mon intelligence, ſi je conſulte ma raiſon dépouillée de préjugés. . . Quoique je ſois aſſez fort ſur la métaphyſique, je ne détaillerai pas à votre majeſté les baſes ſur leſquelles je fonde ma croyance : je me bornerai à lui dire qu'il ſuffit de réfléchir un inſtant, pour s'aſſurer que la multiplicité des dieux détruit, par cela ſeul, toute idée de la Divinité qui, devant être ſupérieure à tout, ne peut admettre aucun partage dans ſes perfections : il ſuffit encore de raiſonner un inſtant, pour être convaincu que les philoſophes qui ont nié l'exiſtence de cette

(*a*) Mizrim croyoit, comme on a cru bien longtems encore après lui, que c'étoit le ſoleil & non la terre qui tournoit.

Intelligence toute puiſſante, n'étoient pas de bonne foi; car rien ne s'arrange de ſoi-même, & tout cependant a ſes loix fixes & immuables : or, point de législation ſans législateur... Mon cœur ſent plus encore ce Dieu, dont mon eſprit voit & démontre la réalité. Les remords qui déchirent le coupable, ce plaiſir ſi doux qui naît d'une action vertueuſe, ne ſont ni des préjugés, ni des inventions humaines. Les reproches d'une conſcience tourmentée ſont auſſi anciens que le premier crime qui les a enfantés... S'ils n'étoient que des préjugés, il y a long-tems que l'on auroit tâché d'établir des préjugés contraires pour étouffer la douleur que produiroient ceux-ci. Beaucoup de gens l'ont eſſayé, mais toujours vainement. Ils n'ont pu parvenir encore qu'à s'étourdir pour quelques inſtans; ſemblables à ceux qui, pour ſe diſtraire d'une affliction, s'enivrent, & retrouvent leur douleur au ſortir de l'ivreſſe. De tous les tourmens du rêve, telle eſt la voix impérieuſe de la nature, qui tonne contre le crime dans la poitrine de l'homme coupable, qui finit par effrayer & troubler ſon imagination, & lui préſente conſtamment

les images épouvantables des Euménides armées de ſerpens, du bouillant Phlégéton & de tous les ſupplices du Tartare... C'eſt au contraire ce repos de la conſcience, ce ſentiment ſi doux de la juſtice ſatisfaite, qui met l'homme de bien en paix avec lui-même; qui ne lui offre pas l'idée de la Divinité armée de foudres & ne reſpirant que vengeance; il la voit ſous l'image raviſſante de l'amie de la vertu, & il en attend ſa récompenſe. Juſte & bienfaiſant, dans quelqu'ordre qu'il ſoit placé parmi les hommes, c'eſt dans ſon cœur qu'il va chercher la regle de ſes actions. Il ne regarde l'état auquel il a été appellé que comme un rôle qu'il doit jouer pendant un certain tems, mais un rôle totalement étranger à ſa qualité d'homme, la premiere de toutes; celle, avant tout, qu'il doit ſe rendre digne de porter avec honneur, en ſe gardant bien de la confondre avec tous les petits preſtiges de fauſſe gloire & de vanité, dont l'entourent les vils adulateurs... Ne regarderoit-on pas comme fou un des comédiens ordinaires de votre majeſté, qui ſe croiroit indépendant de toutes loix, par cela ſeul qu'il joueroit deux heures par jour le rôle

d'empereur, & qui réellement ſe confondroit avec le perſonnage qu'il repréſente?.. Pardon de la comparaiſon; mais cette folie eſt commune à bien des rois qui ont oublié qu'ils étoient des hommes. — Mizrim, je fais grand cas de la comparaiſon, & je ſuis loin de m'en fâcher. Je ſais que je ne fais rien autre choſe que jouer un rôle, & qu'il n'eſt pas indifférent de le jouer bien ou mal: mais, mon cher Mizrim, que penſez-vous des acteurs, tels qu'ils ſoient, quand ils auront une fois diſparu, & pour toujours, du théatre de la vie? Y aura-t-il des applaudiſſemens, une retraite pour ceux qui auront bien fait ce qu'ils avoient à faire; ou la toile une fois baiſſée, ſerons-nous tous confondus dans la même pouſſiere, empereurs & ſujets, juſtes & coupables; & l'eſprit de ſageſſe qui anime Mizrim s'échappera-t-il comme un vain ſouffle qui revole ſe réunir à la maſſe d'air dont il s'eſt détaché? Mizrim qui éclaire mon intelligence, qui forme mon cœur, & qui prépare par ma puiſſance le bonheur de trente millions d'êtres, ſera-t-il étendu ſans récompenſe à côté des débris de ceux qui ont égaré ma jeuneſſe, trompé mon cœur, & penſé,

en flattant mes paſſions, préparer les plus grands maux à l'Egypte ?

— J'ai peine à croire, Sire, que ce que nous appellons notre intelligence & notre volonté ne ſoient que de ſimples modifications d'une matiere plus ou moins ſubtile, & que la mort ne ſoit qu'une ceſſation de mouvement & un petit changement de forme.... Si je ne craignois d'ennuyer votre majeſté par des argumens, j'aurois bien l'honneur de lui dire ce que c'eſt que l'eſprit, comme il eſt ſimple, indiviſible, ſans étendue, & conſéquemment ſans aucun rapport eſſentiel avec la matiere : de là j'arriverois à lui démontrer que, ne pouvant être diviſé, il ne peut être détruit ; qu'il faudroit l'anéantir d'un ſeul coup, & que raiſonnablement on ne peut pas ſuppoſer que Dieu ait des raiſons pour le faire. (*a*) J'ajouterois, que ſous l'empire d'un Dieu juſte il faut ſuppoſer qu'il eſt un état où le mal que nous voyons eſt réparé. J'entrerois dans de grands détails là-deſſus : mais je penſe qu'indépendamment de l'ennui qui en réſulteroit pour votre majeſté, elle ne verroit pas mieux ce

(*a*) Non, ſur-tout quand il en eſt tant au contraire pour le conſerver.

que c'eſt qu'une ame, & n'en comprendroit pas davantage les profondeurs de la Juſtice divine, que nous ne pouvons pas plus aſſimiler à notre idée de juſtice probablement, que nous ne pouvons juger de ſes autres perfections par nous qui n'avons rien de parfait. Je me contenterai de lui faire obſerver que nous voyons un but à tout dans la nature; qu'elle fait tout pour une fin, & que ce n'eſt pas pour rien qu'elle a donné à l'homme l'idée de la vertu, en la ſoutenant de remords quand il s'en éloigne, & le comblant des plaiſirs les plus doux quand il s'en rapproche; que le plus ſûr de tous les partis à prendre eſt celui de faire bien, en s'en rapportant pour le reſte à celui qui tient entre ſes mains la vie & le néant....

Voilà ce que nous pouvons voir de plus clair, & c'eſt à cela qu'il faut borner ſes recherches, juſqu'à ce qu'il plaiſe à la Divinité de nous révéler plus poſitivement d'où nous venons, (*a*) pourquoi nous ſommes venus, & où nous retournerons. Nous con-

(*a*) Nous le ſavons, graces au ciel. Pourquoi tant de beaux génies ſe plaiſent-ils à vouloir nous replonger dans l'obſcurité dont ſe plaignoit ſi amérement le ſage Mizrim!

noiſſons un peuple qui, quoiqu'aſſez mépriſable d'ailleurs & eſtimable néanmoins aux yeux de tout homme qui conſultera ſa raiſon, en ce qu'il eſt le ſeul qui ait conſervé ſans altération le dogme de l'unité d'un Dieu dont ils ſe prétendent les enfans, par l'alliance faite avec Abraham un de leurs patriarches. — Vous voulez parler des Juifs? — Oui, Sire. Mon étonnement ſeroit (ſi je pouvois encore m'étonner de ce que je ne comprends pas) de voir que le Dieu de la paix, de la bonté, de la juſtice & de l'équité, ait choiſi pour ſes enfans meſſieurs les Iſraélites qui, à dire vrai, ne ſont rien moins que paiſibles, bons, juſtes & équitables. Le fait eſt pourtant, qu'au milieu des nations qui réverent des abſurdités, ils ſont les ſeuls qui aient une idée raiſonnable de la Divinité, des devoirs qu'elle a preſcrits aux hommes, &c. Et tel que vous me voyez, je ſuis à peu près juif par la croyance, quoique je ſois fort éloigné de l'être par le cœur; car je n'aime point à tuer les gens qui ne penſent pas comme moi, ni à écraſer contre les pierres d'une ville priſe d'aſſaut les enfans à la mamelle, quelque beau que cela ſoit en poéſie. Je n'aimerois pas davantage

à friponner tout ce qui n'eſt pas juif, ni en un mot, à me regarder comme le vengeur du Dieu des armées : je préférerois d'être le miniſtre du Dieu de la paix, de prêcher doucement ceux dont les dogmes tendroient à mal faire, & de les laiſſer là, ſi je ne pouvois les convertir.... Voilà, grand roi, en abrégé ma croyance.... Il n'y a qu'un Dieu, pere commun de l'eſpece humaine; d'où il réſulte que nous ſommes tous freres, & que nous devons, devant Dieu & devant la nature, nous entr'aider & ſecourir, comme ne faiſant qu'une ſeule & même famille. — Je ſuis de votre religion, Mizrim. Allons, il faut tout-à-l'heure tuer le dieu Apis & en faire une cocagne pour le peuple. Quelle ſottiſe, en effet, d'adorer un bœuf ! — Votre majeſté va un peu trop vîte. Si elle veut m'accorder la grace de m'écouter, elle verra qu'elle a bien d'autres choſes à faire, avant de donner l'ordre de rôtir le dieu Apis... Qu'elle daigne d'abord réfléchir ; elle ſentira que le pouvoir des rois ne fait rien ſur l'opinion des peuples, & que c'eſt à l'inſtruction qu'il appartient de détruire les abſurdités. Il faut donc s'occuper, avant tout, des moyens d'inſ-

truire & d'étendre l'inſtruction. Le premier de tous, pour préparer vos peuples à la recevoir, eſt de les mettre en poſition de l'entendre, autant que faire ſe pourra. Pour cela, il faut qu'ils ſoient à leur aiſe; d'où je conclus que ce qu'il eſt à propos de faire pour le moment, c'eſt de les ſoulager de tant d'impôts & de vexations, ſous le poids deſquels ils gémiſſent, & d'établir, avec le tems, l'économie & la patience, une baſe de gouvernement invariable eſſentiellement, comme la nature elle-même, en nous rapprochant d'elle. Les principes que nous avons poſés nous ſerviront; il ne s'agit que de les détailler, & d'en faire l'application aux différentes parties que nous traiterons.

Du gouvernement.

RAPPELLONS ce premier principe de toutes les ſociétés humaines, antérieur à toutes les conventions, que c'eſt le beſoin qui a rapproché les hommes, & que c'eſt le maintien de leurs intérêts reſpectifs qui a fait durer leur aſſociation. L'homme appellé vers d'autres hommes, par l'inſtinct de ſociabilité, a bien prétendu, loin de les ſacri-

fier, étendre & conſerver les droits premiers, ſacrés, inaltérables, qu'il a reçus de la nature, qu'il n'a laiſſé enfreindre qu'alors qu'il n'a pu faire autrement. Le premier de tous ces droits eſt celui de la propriété de ſa perſonne, de toutes les facultés qui la conſtituent, & de la jouiſſance de tout ce qu'il acquiert par l'exercice de ces facultés : ſans quoi, ſa propriété perſonnelle ne ſeroit qu'un mot & une illuſion. Voilà ce qu'il tient de la nature avant tout, ce qu'on ne peut lui ravir ſans injuſtice, & conſéquemment ſans s'expoſer au droit de repréſailles... Nul homme n'a donc droit d'attenter, de quelque maniere que ce ſoit, à la propriété de la perſonne de ſon voiſin, à moins que celui-ci n'ait fait de ſes facultés un uſage nuiſible, dans lequel cas on lui en ôte l'exercice, & juſtement alors, comme on l'ôte à un fou. C'eſt dans le ſecours des autres hommes réunis, & avec l'intérêt deſquels il a confondu le ſien, que le foible eſt venu chercher un appui contre l'oppreſſion du fort, en vertu de ſon droit de nature.

Ainſi votre majeſté voit que les loix d'Egypte contre les turbulens, les méchans,

les violens, ne ſont point du tout arbitraires, mais ſont l'énoncé de l'ordre ſuprême de la nature, qui a voulu que chacun reſpirât & vécût pour ſoi, & non pas pour un autre... Du droit de propriété de la perſonne dérive néceſſairement le droit d'en exercer les facultés à ſon gré & en tout ſens, excepté le nuiſible pour les autres, ſelon la meſure d'intelligence, de ſageſſe, de force & de prévoyance que l'on a reçue; & de là enfin le droit de jouir de tout ce que l'on a acquis ainſi légitimement par l'uſage de ſes facultés exercées ſans léſion d'autrui... Or, c'eſt à maintenir tout cela au nom de Dieu, de la nature & de la ſociété, que vous êtes prépoſé en qualité de chef, de pere de famille & de roi; vous n'avez que cela à faire, & c'eſt ce qui doit s'appeller régner. — Mais ſi ce n'eſt que cela, je ne vois rien de difficile; il n'y a qu'à laiſſer faire. — C'eſt vrai, Sire, & j'attendois que votre majeſté me le dît, pour m'aſſurer qu'elle m'avoit compris. — J'entends, les rois n'ont donc rien à commander? — Non, Sire, ils n'ont qu'à obéir. — A qui? — A la nature. Après avoir étudié ce qu'elle demande, ils n'ont que la

police de la terre ; la législation en eſt à Dieu : voilà pourquoi il n'y a rien d'arbitraire. Que ſeroit devenue l'eſpece humaine, ſi la Providence l'avoit en tout livrée à ſes rêveries ? ... Voyez les peuplades qui ſe ſont écartées des routes qui leur avoient été preſcrites ; elles ont marché à grands pas vers la deſtruction : à peine a-t-on conſervé leurs noms. — Les rois n'ont que la police de la terre ? — Oui, Sire, ils doivent veiller ſur la propriété perſonnelle & réelle de chacun, punir celui qui en viole les droits, rendre tous les chemins libres, & du reſte laiſſer à chacun le ſoin de s'arranger comme bon lui ſemble, avertir ceux qui ſe trompent de route, encourager le développement des facultés de tous par l'extenſion du droit de liberté, & n'arrêter, en un mot, dans l'exercice de leurs facultés, que les foux, les méchans & les fripons ; ce qui, comme le voit votre majeſté, n'eſt qu'une affaire de police. — Vous me mettez là bien à mon aiſe, cher Mizrim, en m'allégeant le poids de la ſouveraineté ! Je ne ſongeois du matin juſqu'au ſoir qu'à faire des loix & des ordonnances que perſonne ne ſuivoit ; car on n'a pas

plus tôt fait une loi qu'il en faut une autre pour faire obſerver celle-là : & c'étoit toujours à recommencer, avec des tracaſſeries diaboliques. Tantôt c'étoit le clergé, tantôt c'étoient les tribunaux, & puis la nobleſſe. — Je le crois, dit Mizrim. La premiere & la plus funeſte de toutes les erreurs de l'homme a été celle de croire qu'il avoit quelque choſe à ordonner dans le monde, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire pluſieurs fois à votre majeſté, & comme je ne ceſſerai de le lui répéter encore ; car c'eſt un préjugé difficile à déraciner. Voyez cette piece d'étoffe : le deſſus & le deſſous different, en ce que l'un frappe les regards plus que l'autre ; mais la trame eſt la même, chacun des fils eſt commun. Tel eſt l'emblême de l'ordre phyſique & moral. Leur trame eſt commune : le fil que vous romprez de celui-ci ſera rompu pour celui-là. Ils ſe tiennent eſſentiellement, ſans que tout ce qu'il y a de ſonges humains puiſſe les déſunir... L'ordre phyſique veut que je vive, par cela ſeul que je vis ; l'ordre moral veut que vous reſpectiez les droits de ma perſonne. Là où l'ordre phyſique eſt violé par l'homme, là l'ordre moral eſt

bleſſé ; car le crime ſuit la miſere. Rien d'arbitraire ni pour l'un ni pour l'autre. — Mais, bon & ſage Mizrim, les hommes réunis en ſociété, une fois bien inſtruits de ce que la nature exige d'eux pour leur intérêt commun, auraient fort bien pu ſe paſſer de rois. — Pas plus que des enfans pourroient ſe paſſer de peres ; car quelqu'inſtruits qu'ils ſoient, il faut toujours quelqu'un qui veille ſur les démarches de tous, qui regle les travaux, qui maintienne l'union, qui les empêche de s'embarraſſer réciproquement. D'ailleurs, il y a toujours des foux & des méchans, dont il faut défendre les bons & les gens ſenſés qui n'ont pas trop de leur tems pour leurs affaires. Le pere & le roi veillent ſur le maintien, ſur la protection de l'ordre intérieur, & ſont le centre commun des intérêts réunis. On leur doit reſpect & obéiſſance, en échange de la protection & inſtruction qui conſtituent ce qu'on appelle autorité humaine

Factions contre Mizrim.

On peut aiſément imaginer ce qui devoit ſe paſſer au palais tandis que Mizrim endoctrinoit le grand roi : les petits miniſtres

ſe démenoient dans leurs départemens, & s'efforçoient d'éloigner le ſage ; car c'étoit une grande peine pour eux de n'avoir plus rien à réglementer. . . . Pour commencer la petite guerre, ils eurent recours aux pointes, aux ſarcaſmes ; enfin ils ſe permirent de le peindre comme un homme à ſyſtême, qui n'entendoit rien aux affaires, & qui vouloit que tout allât de ſoi-même, ſans édits & ſans ordonnances. Il ne falloit rien moins que le bon eſprit du roi pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre à ces petites manœuvres : on aſſure même que le monarque daigna en avertir ſon miniſtre, & que tous deux rirent beaucoup des intrigues du palais. Il étoit à craindre cependant que la reine, facile à prévenir ſous le prétexte du bien, ne ſe laiſſât gagner par l'une de ces factions. Cette princeſſe à la fois l'idole du roi & de la nation, joignoit un cœur excellent aux charmes de la figure & de la jeuneſſe : elle été eût encore la plus aimable de toutes les femmes, ſi le ciel l'eût placée dans une condition obſcure. Mizrim, dont le caractere s'élevoit toujours au-deſſus des petites fineſſes & des intrigues myſtérieuſes, alla tout ſim-

plement demander une audience à la reine. Là, après lui avoit dit un mot de ceux dont il falloit qu'elle ſe méfiât, il lui expliqua ſi clairement ſes principes d'adminiſtration, & lui peignit avec tant d'énergie le bonheur qui naîtroit pour la nation de la fidélité du roi à les ſuivre, que la reine enchantée de l'entendre, promit d'employer tous ſes avantages pour ſoutenir les bonnes diſpoſitions du monarque, & tint parole. Les intrigans, forcés de renoncer à l'eſpoir de rien avancer ſérieuſement, prirent le parti de revenir aux mauvaiſes plaiſanteries. Le roi ſe fâcha, & dit très-clairement qu'il en puniroit les auteurs : ce qui fit rentrer tout dans l'ordre accoutumé; car on ſavoit que le roi tenoit très-exactement ſa parole. On ne parla donc plus indécemment de l'adminiſtration ni de Mizrim : les plaiſans ne s'occuperent plus que de l'opéra, des préſentations & des intrigues des dames de la cour.

Des gens de lettres, de leurs ouvrages & de la liberté d'écrire.

Tout le monde avoit alors de l'eſprit en Egypte & faiſoit des livres. Le nombre des auteurs égaloit au moins celui des lecteurs. On n'accordoit qu'avec peine le titre d'homme inſtruit à celui qui n'auroit pas compoſé un ouvrage & qui n'auroit pas été de quelqu'académie. Il faut avouer que ces corps s'étoient tellement multipliés, qu'il eût été bien difficile de ne pas trouver le moyen de s'aſſocier à l'un d'eux, & à peu de frais. Il n'étoit pas de ſi petite ville qui n'eût ſon tribunal de lettrés, à l'exemple de la capitale. Ces établiſſemens n'étoient pas ſans inconvénient; car ils détournoient du ſoin de leurs profeſſions & de leurs affaires domeſtiques beaucoup d'habitans des provinces, ſans aucun avantage réel pour les ſciences & les arts. Le miniſtre donna très-peu d'encouragement à ces aſſociations, & réſerva les récompenſes & les éloges pour ceux qui ſe diſtinguerent par un mérite bien univerſellement reconnu. Il eut grand ſoin auſſi de diminuer le nombre des journaux qui ne ſervoient guere que de champ de

bataille aux querelles des lettrés, & d'ali-ment à l'oiſiveté. Il en conſerva quelques-uns, dont l'objet pouvoit être, ou devenir utile; & cela ſe réduiſit à trois ou quatre au plus, dans leſquels on rendoit compte, avec une extrême modération, des ouvrages nouveaux, des découvertes utiles dans les ſciences & les arts.

On accorda à tout citoyen la liberté d'écrire, même ſur l'adminiſtration, pourvu qu'il le fît décemment & ſans injure, & en plaçant ſon nom à la tête de l'ouvrage. L'auteur d'un livre anonyme, quel qu'il fût, étoit puni pour cela ſeul. Avec cet arrangement on termina les longs débats entre les auteurs & les cenſeurs royaux, & les mauvais livres ne furent plus ſi communs.

Les gens de lettres devinrent plus doux, & ſur-tout plus modeſtes; ils s'occuperent ſolidement des moyens de ſe rendre utiles, & la vraie conſidération fut le prix de leurs travaux.

Grand ſujet de guerre.

TOUT étoit fort tranquille dans l'inté
rieur, les poëtes ne faiſoient plus que de
madrigaux pour les dames, les philoſophe
modéroient leurs ſyſtêmes, les prêtres fa
ſoient l'office tout ſimplement; les grand
alloient à l'opéra, & le ſage continuo
ſes conférences avec le roi, lorſqu'on reçu
la nouvelle que, ſans aucune déclaratio
de guerre, ni ſujet de mécontentement
les Phéniciens avoient pris deux ou tro
vaiſſeaux marchands Egyptiens... L'affai
fut ſur-le-champ portée au conſeil, do
la plus grande partie opina pour la guer
quelque difficulté que pût oppoſer le m
niſtre de la marine, qui n'avoit point
vaiſſeaux; car de tous les tems les Egy
tiens avoient en horreur la mer qu'ils app
loient *Typhon*. Le gouvernement n'av
jamais tourné ſes vues de ce côté; c'étoi
les Phéniciens qui faiſoient le comme
de la mer pour les Egyptiens, dont
alloient porter dans toutes les parties
monde connu, le fin lin & les bleds. To
la marine de l'état ne conſiſtoit qu'en q
ques petits vaiſſeaux marchands, qui

s'éloignoient guere de la côte, & en deux
ou trois de ligne, que l'on ne sembloit
conserver que par maniere de curiosité,
pour n'en pas oublier la forme; désappa-
reillés, & hors d'état de pouvoir être de
long tems mis à la mer. Quoi qu'il en fût,
avis pour la guerre passa... Mais le roi,
vant de dire son dernier mot & d'assigner
es fonds pour la construction des vaisseaux
& l'établissement d'un corps de marine,
e manqua pas de venir consulter Mizrim,
ui ne fut point du tout de l'opinion de
uerroyer; & telles furent à peu près ses
isons: Sire, daignez avant tout vous rap-
eller que vous êtes roi, c'est-à-dire le
ef & le pere d'une grande famille que
on appelle l'Egypte. Il est toujours bon
e se souvenir de cela, pour en venir à ce
l'on doit faire. La nouvelle dit que les
éniciens nous ont pris deux ou trois
isseaux marchands... Cela n'est pas grand'-
ose; nous n'en serons pas plus pauvres:
crois qu'il seroit peu raisonnable d'aller,
ur un si petit dommage, entreprendre
e guerre dont les suites ne peuvent être
ureuses, en nous supposant même les
s grands succès... Quant à l'insulte faite

au pavillon Egyptien & au droit des gens; il faut ne point ſe croire inſulté, & regarder cet attentat comme déjà déſavoué par le gouvernement Phénicien : ce qui ne manquera pas d'arriver; car les Phéniciens ont ſûrement autre choſe à faire que de ſe battre... Voici en quoi cette guerre tourneroit à notre déſavantage, quelque raiſon que nous ayons. Il eſt certain qu'il faut beaucoup d'argent pour conſtruire & équiper des vaiſſeaux; que d'ailleurs il faut des hommes ſûrs & expérimentés, qui aient l'habitude de la mer, tant pour commander que pour obéir; nous n'en avons point. Voilà ce que votre majeſté doit calculer en chef & en bon pere de famille, qui ne peut pas expoſer légérement, ni la fortune, ni la vie de ſes enfans... Il ne faut point regretter de n'avoir pas ſongé à établir une puiſſante marine : les Egyptiens n'ont pas le loiſir de courir les mers; ils ont aſſez à faire chez eux; il faut laiſſer cette occupation aux gens déſœuvrés, à qui la nature a donné un terrein ingrat, & qui ne peuvent ſillonner des champs fertiles. Tenons-nous chez nous, ſans que la gloriole, la fauſſe politique & l'entête-

ment nous en faſſent ſortir... Il ne s'agit que de faire ſentir aux Phéniciens qu'ils ont eu tort. Je me charge de leur ouvrir les yeux ſur cette fanfaronnade, ſi votre majeſté veut m'honorer aſſez de ſa confiance pour m'envoyer chez eux leur parler un langage qu'ils ſeront étonnés d'entendre.

Quoiqu'il en coûtât beaucoup au bon roi Oſymandias pour ſe priver de Mizrim pendant les ſix ſemaines que devoit durer cette ambaſſade extraordinaire, il y conſentit cependant, & le ſage partit, revêtu du caractere d'ambaſſadeur, avec le pouvoir de faire à ſon gré la paix ou la guerre. Jamais pouvoir ne fut plus étendu ni mieux confié, comme on le verra dans le chapitre ſuivant.

Mizrim en Phénicie.

Il eſt, je crois, inutile d'obſerver que tout ce qu'il y avoit d'envieux à la cour (& il y en avoit beaucoup) furent ravis de voir Mizrim ſe charger d'une commiſſion dont ils eſpéroient qu'il ne pourroit jamais ſe tirer avec honneur; car les Phéniciens paſſoient pour têtus, & l'étoient en effet. Mizrim partit & arriva en Phénicie.

Il n'avoit pas cet air important, assez ordinaire aux gens chargés d'affaires, qui font toujours peine à voir, en ce qu'ils paroissent constamment étouffer des secrets & des mysteres. Son extérieur étoit simple, ouvert, il avoit l'art d'être discret sans affectation... Quoiqu'il parlât peu, on ne voyoit plus rien à dire au-delà de ce qu'il disoit. Après toutes les cérémonies d'usage, le sénat lui assigna le jour où il devoit l'entendre; & ce jour arrivé, voici comme il parla:

Sénat, Messieurs, le grand roi Osymandias mon maître, qui ne veut régner que par la justice & la paix, a appris avec douleur que des vaisseaux portant pavillon Phénicien avoient pris quelques bâtimens marchands Egyptiens. Il a été moins affligé de la perte de ces bâtimens que de la nécessité où le met cette attaque imprévue de réparer le tort fait à ses sujets, à qui il doit justice & protection. Il m'a envoyé vers vous, messieurs, bien persuadé que le sénat désapprouvera une hostilité qui ne peut sûrement avoir eu d'autre principe que la cupidité de quelques particuliers. En effet, on ne peut concevoir que cet auguste sénat

trop juſte pour violer le droit des gens, & trop éclairé pour ne pas preſſentir les ſuites dangereuſes d'une attaque ſans motif, ait pu donner ſon conſentement à une action qui ne peut être regardée que comme une piraterie. Les Phéniciens n'ignorent pas que la guerre n'eſt utile à perſonne, & que tôt ou tard il faut finir comme on auroit dû commencer, c'eſt-à-dire par faire ſes affaires, chacun de ſon côté, ſans perdre le tems à courir les uns après les autres pour s'eſtropier & ſe ruiner. Les Egyptiens ont beaucoup de beſogne chez eux, & n'ont pas trop de bras pour cultiver : leurs magaſins ſont remplis de marchandiſes & de denrées de toutes les eſpeces, qui attendent des vaiſſeaux Phéniciens... Il n'y a pas de tems à perdre, & je penſe que l'auguſte ſénat trouvera plus avantageux de donner des ordres pour augmenter la flotte marchande qui doit venir prendre ſon chargement dans nos ports, que d'équiper des vaiſſeaux de guerre, qui ne leur rapporteroient au retour, après de fortes dépenſes, que des malades & des eſtropiés... Les Phéniciens n'ont pas à craindre que nous leur diſputions l'empire des

mers : nous trouvons plus commode de les prier de ſe charger du tranſport de nos denrées, comme ils ont toujours fait ; car, je le répete, nous avons beaucoup à travailler chez nous... Quelle réponſe pourrai-je rapporter au grand roi Oſymandias mon maître ?

Le ſénat, tout d'une voix, déſavoua la priſe des vaiſſeaux marchands Egyptiens, que l'on rendit, chargea Mizrim d'un reſcrit plein d'excuſes pour le roi, au nom de la nation, & renouvella avec ſolemnité le traité d'alliance & de commerce fait avec l'Egypte. Telle fut l'iſſue de la négociation du ſage... Le roi profita de ce ſuccès pour exécuter ce qu'il avoit projeté depuis longtems ; il éleva Mizrim au rang de la claſſe des nobles, & de là le fit aſſeoir dans le conſeil, quoiqu'il en coutât à ſa modeſtie... Mais il y avoit tant de mal à empêcher & tant de bien à faire dans le gouvernement, que, par amour pour la patrie & par reconnoiſſance pour les bontés du roi, il conſentit à ce qu'on exigea de lui.

Mizrim dans le conſeil.

Le jour préciſément où Mizrim entra dans le conſeil, on y propoſa une grande queſtion ſur l'établiſſement d'un nouvel impôt, dont on ſe promettoit des merveilles. Il paroiſſoit qu'on n'y trouvoit d'autres difficultés que celle de le faire enregiſtrer dans les cours ſouveraines, qui ne manquoient jamais de ſaiſir ces occaſions de ſe faire valoir auprès du peuple, par le refus d'enregiſtrement ; & déjà il ne s'agiſſoit plus que de trouver les moyens les plus ſûrs & les plus prompts de les contraindre... Mizrim les laiſſa dire. Quand on lui demanda ſon avis, il refuſa de le donner, ſous le prétexte de l'ignorance où il étoit & de la nature de l'impôt qu'on propoſoit, & des reſſources du gouvernement. Il demanda du tems. L'affaire ne paſſa point, eu égard à ce que le roi ne vouloit rien décider que Mizrim n'eût dit ſon mot.... Ainſi finit le conſeil, au ſortir duquel le ſage paſſa chez Oſymandias & lui dit : Sire, tous ces meſſieurs croient que, pour établir un impôt, il ſuffit de dire aux gens, payez ; mais ils ſe trompent, en ce que ce n'eſt pas

à eux qu'il faut le dire, mais à la terre; parce que c'eſt elle qui paie tout le monde. — Je ne vous entends pas, Mizrim. — Daigne votre majeſté m'écouter, & je crois qu'alors elle pourra très-facilement juger de la nature de l'impôt que l'on propoſe, & de tout autre qu'il plaira à ces Meſſieurs de l'adminiſtration d'imaginer.

De l'impôt.

SIRE, l'impôt quelconque n'eſt & ne peut être que la rétribution annuelle que le ſujet fait au ſouverain, pour l'entretien, l'intérêt & le renouvellement des avances de la ſouveraineté. Que votre majeſté veuille bien ſe rappeller conſtamment que la famille eſt toujours l'emblême d'un grand empire ou d'un état agricole; car il n'eſt que celui-là qui puiſſe s'étendre & devenir un grand empire... Quand la moiſſon arrive, chacun vient en prendre ſa part, ſelon la meſure de ſon travail, l'application de ce travail à la culture, & ſes effets; ce qui fait que tous, de droit naturel, ſont co-propriétaires, c'eſt-à-dire ont prétention à la propriété des fruits de la récolte, chacun ſelon ſa miſe. — Celui qui a labouré

le champ & celui qui l'enſemence, celui qui bâtit les granges, qui a ſoin des beſtiaux, qui prépare le dîner des cultivateurs, qui forme le tiſſu de leurs habits & qui les façonne ; celui qui fait leurs commiſſions & écarte des fruits les brigands : tous ces gens ont un droit égal à la récolte, parce qu'ils ont tous concouru à la reproduction, par leurs ſoins & leurs travaux : il eſt donc juſte qu'ils en aient leur part, &, comme il eſt aiſé de le voir dès ce premier apperçu, c'eſt la terre qui les nourrit & les ſoudoie...

Le ſouverain vient, comme les autres, demander ſa portion de la moiſſon, parce que c'eſt lui qui a gardé les cultivateurs pendant leur occupation ; c'eſt lui encore qui a conſervé leurs fruits ; c'eſt lui qui s'eſt chargé d'ouvrir les canaux & les chemins qui rendent le tranſport des denrées plus libre, qui en accélere ainſi la vente, la conſommation & conſéquemment la reproduction : or, c'eſt cette part qu'on lui donne que l'on appelle l'impôt ; d'où il ſuit que c'eſt ſur la terre directement qu'il doit être pris, & non ſur les perſonnes ou l'induſtrie : ce qui revient au même, car l'induſtrie n'eſt que l'exercice des facultés de la perſonne...

Tout homme naît libre, & ne doit rien pour ſon droit de vivre, & de vivre de telle ou telle maniere, parce que c'eſt un droit antérieur à toute ſociété, qu'il ne tient que de la nature, & que la ſociété doit reſpecter & étendre, loin de l'enfreindre ou de le reſſerrer : d'ailleurs il eſt évident qu'il n'y a que ce qui produit directement qui doive payer ; ainſi c'eſt à la terre que la nature dit de s'adreſſer pour ſon paiement, par la raiſon qu'il n'y a qu'elle qui produiſe...

Tout impôt pris ſur l'induſtrie ou les perſonnes eſt donc à la fois injuſte, nuiſible & abſurde ; injuſte, en ce que la perſonne d'un homme ne doit rien à la perſonne d'un autre homme, à moins que celui-là ne ſe charge de vivre pour lui ; nuiſible, en ce que par la léſion de ce droit premier, droit que l'homme tient de la nature, vous le gênez dans l'exercice & le développement de ſes facultés ; abſurde, en ce que de quelque maniere que vous tourniez votre impôt, & quelque puiſſant que vous ſoyez, ce ſera toujours, malgré vous, la terre, & non la perſonne, qui paiera...

Développons ces principes ; quelques exemples les rendront plus clairs & plus frappans. Je choisis l'espece d'impôt établi sur cette partie de l'industrie qu'on appelle commerce. Un négociant est un homme qui ne s'occupe pas directement du soin de la reproduction, mais qui l'aide par son industrie. Il va chercher les denrées d'une contrée quelconque, pour les reporter dans une autre région, & reporte à la premiere, en échange, d'autres denrées, ou de l'argent qui en est la représentation. Le commerçant est très-utile, en ce que les cultivateurs ne sont point détournés de leurs travaux, par les soins qu'exigeroient les voyages & les transports, s'il falloit qu'ils allassent eux-mêmes négocier l'excédant de leur récolte ; il y auroit de plus pour eux une perte de tems considérable, qui retomberoit sur la culture en dommage irréparable ; car le tems est la seule chose qu'il ne soit pas accordé à l'homme de pouvoir réparer...

Voyons quels peuvent être les effets de l'impôt ou taxe quelconque assignée sur l'industrie de ce négociant. Il est très-sûr qu'il achetera les productions ou matieres

premieres, en raiſon de la taxe impoſée, & que cela tourne d'abord évidemment au déſavantage du territoire, dont les productions ſeront achetées à une valeur moindre, en raiſon de l'impôt; de plus il les vendra plus cher à d'autres cultivateurs : ainſi des deux côtés il y aura léſion; pour le premier en vendant moins, pour le ſecond en achetant plus cher; & dans la vérité du fait, cet impôt que vous aurez cru placer ſur l'induſtrie, retombera ſur le territoire, que vous épuiſerez injuſtement, en lui prenant le double & le triple de ce qu'il doit payer: ce qui, en peu de tems, fera des landes & des déſerts des campagnes les plus fertiles; premier effet nuiſible de cet impôt.

— Mais je n'ai jamais rien vu de plus clair que ce principe : comment mon conſeil & mes miniſtres ont-ils fermé les yeux à cette vérité ?... Continuez, cher Mizrim.

— Il eſt donc évident, Sire, que de quelque nature que ſoit l'impôt que votre majeſté établit ſur l'induſtrie quelconque, ce n'eſt pas elle qui le paie.

— Par Menès ! il faudroit être fou pour nier cela.

— Il n'eſt pas moins évident, puiſque c'eſt la terre qui paie, que c'eſt elle qui produit, qu'il vaut infiniment mieux aller droit au champ y prendre ſa part, au lieu d'attendre les gens au paſſage pour fouiller dans leurs poches, écorner la portion de chacun, lui faire perdre ſon tems, & le diſpoſer à la ruſe & à la fourberie, en le mettant dans la néceſſité de chercher tous les moyens poſſibles d'échapper à la vexation...

Le ſouverain eſt celui que la nature a établi le chef de la ſociété, pour aſſurer la liberté de chacun des membres de cette ſociété, laquelle liberté, comme nous l'avons vu, n'eſt que le droit d'uſer, à ſon gré & en tout ſens, de ſa perſonne & de ce qu'il a acquis, tant qu'il ne nuit pas aux autres. Le ſouverain eſt encore établi pour ouvrir & tenir libres toutes les communications dans le territoire de cette même ſociété, parce que c'eſt de la liberté, ſûreté & commodité des communications que dépend la facilité des échanges, de la conſommation, & conſéquemment de la reproduction : il doit donc veiller ſur ce que tous les chemins & canaux ſoient bien ou-

verts, ſûrs, commodes & entretenus; il doit donc les débarraſſer des brigands au-dedans, & les garantir des inſultes des ennemis du dehors : voilà ſa charge devant la nature....

Que ſera-ce donc s'il fait le contraire, ſi, par exemple, il ferme tous les chemins de barrieres, à chacune deſquelles il faudra dire ſes affaires à tout le monde, ouvrir ſes valiſes, déclarer d'où l'on vient, où l'on va, & payer pour avoir le droit de paſſer, ſelon l'eſpece de ſes denrées, &c.?

Voyez que de vexations ſubalternes doivent naître de ce triſte arrangement, que de querelles, & quelle perte de tems. Peut-on reconnoître, aux traits d'une telle adminiſtration, la ſouveraineté tutrice & protectrice de la liberté de tous ? Daigne votre majeſté conſidérer combien alors il faudra ſoudoyer d'eſpions, de portiers, d'alguaſils, pour fouiller les paſſans, malgré eux, s'ils ſont de mauvaiſe humeur. Que de gens pour écrire & tirer regiſtre des fouilles & procès ! Que de tribunaux pour les juger !

Voilà les ſujets en état continuel de guerre inteſtine; les voilà diviſés en deux

partis, l'un de commis de douane, l'autre de contrebandiers. . . Voyez la perte de l'argent mal employé à ſolder des gens dont le travail ne tend qu'à la deſtruction. Que de tems perdu à fouiller & à l'être ! La circulation des échanges s'arrête, la conſommation languit, les fonds reviennent lentement à la terre; la reproduction s'affoiblit, le cultivateur dégoûté ſillonne à regret le champ qui ne ſourit plus à ſes travaux. Le négociant s'ennuie, & craint à chaque inſtant un procès qui compromet ſa fortune & ſa perſonne. Tout dépérit, parce que la terre nourriciere de tous, ne rend qu'en raiſon de ce qu'on lui donne, & à tems. La population décroît, parce que c'eſt l'abondance qui fait ſa meſure. Tous les vices viennent à la ſuite de la miſere, & achevent ce qu'elle a commencé. Ainſi la ſociété ſe diviſe, s'affoiblit, s'éteint, ou devient la proie du premier brigand armé qui vient planter un pieu ſur ſon territoire, en diſant, cela eſt à moi. . .

Tels ſont, Sire, les triſtes effets du déſordre de l'impôt. — Ah, mon Dieu ! Mizrim, vous me faites trembler ! — Mais cet affreux tableau eſt celui de l'Egypte.

— Ah ! je vais retrouver ces meſſieurs, faire aſſembler un conſeil extraordinaire, & réſilier le bail des fermiers généraux..... Bon Mizrim, je croyois faire des merveilles quand j'établiſſois un impôt, ou quand je faiſois un réglement : je le vois clairement; il faut que je renonce à cette manie-là... Allons, Mizrim, rendre à mes pauvres Egyptiens la liberté de paſſer ſans payer par-tout où ils voudront.

— Sire, on ne peut procéder à cette opération auſſi promptement que le deſire votre majeſté; il faut du tems pour réparer le déſordre; rien ne ſe fait par ſauts que le mal. D'ailleurs, il y auroit de l'injuſtice à dépouiller de leur état, des gens qui ne s'attendent à rien, & dont les arrangemens ſont conſéquens à leurs revenus, bien ou mal acquis; car c'eſt en vertu d'une convention quelconque qu'ils jouiſſent : il faut leur laiſſer le tems de ſe pourvoir d'une autre maniere, & leur en faciliter les moyens... Mais ce que nous pouvons faire en attendant, & ce qui apportera un grand ſoulagement à la nation, c'eſt, ſi votre majeſté daigne y conſentir... — Parlez, Mizrim, je conſens à tout. — C'eſt de dire

nuer toutes les dépenſes onéreuſes de votre maiſon; c'eſt de commencer par donner à la nation l'exemple de l'ordre. — Volontiers, cher Mizrim. — Nous ferons le plus tôt poſſible ce travail; nous tâcherons de trouver ainſi des fonds pour rembourſer ces gens, & nous mettre en droit de leur dire: Meſſieurs, prenez un autre parti. De là, nous arriverons peu à peu, & ſans léſion, au rapprochement de l'ordre auguſte de la nature, ſelon lequel votre majeſté me paroît deſirer de régner.

Réforme dans la maiſon royale.

Il y avoit de quoi former le cortege & la maiſon de ſix rois puiſſans dans le nombre des inutiles qui rempliſſoient le palais du bon roi Oſymandias; c'étoient des officiers de toutes les eſpeces, avec des titres tous plus ridicules les uns que les autres, & des appointemens pour des beſognes prétendues, dont il n'exiſtoit que le nom. La plupart n'y venoient que pour piller; c'étoit ce qu'ils appelloient faire leur quartier, depuis les plus grands officiers de la couronne juſqu'à la nombreuſe cohue des marmitons affamés, qui ne vivoient que

de rapines dans les ſouterreins du palais....

Mizrim, muni du pouvoir le plus éten-du pour réformer les abus, commença pa- ſe faire repréſenter les dépenſes de la bou-che. Il fut étonné, comme bien l'on penſe, des miriades de tables, ſur la plupart deſ-quelles on ne ſervoit rien; il le fut davan-tage quand il apprit que la plupart de- pourvoyeurs n'avoient pas été payés de- puis un grand nombre d'années; que quel-ques-uns avoient continué de fournir, ma- à un prix exorbitant, dans lequel ils fai-ſoient entrer, avec une ſorte de juſtice- les intérêts & arrérages de leur créance- dont ils ſavoient bien qu'on ne leur tien-droit nul compte....

Mizrim prit des arrangemens avec tou- ces gens, arrêta leurs mémoires, & leu- défendit de fournir. Cette premiere opéra-tion faite, il réforma les officiers, contro-leurs, receveurs, chefs de cuiſine de tou-tes ces prétendues tables, en ne laiſſa- ſubſiſter que celles qui étoient indiſpen-blement néceſſaires au ſervice & à la dé-cence du palais, & ne conſerva pour ces tables que le nombre de gens qui ne de-voient plus travailler par quartier, ma-

bien toute l'année. Quoi qu'il en fût de la dignité de leurs fonctions, les marmitons royaux firent un train affreux, & délogerent.

Des cuiſines Mizrim paſſa aux écuries, où il ne laiſſa tout au plus qu'un tiers des chevaux qui les rempliſſoient, quantité plus que ſuffiſante encore pour le ſervice; il régla les mémoires des fourniſſeurs de foin & d'avoine, & reprit une partie de ce qui leur étoit dû ſur MM. les contrôleurs, receveurs & adminiſtrateurs qui, éclairés de près, eurent grand'-peur de pis. Comme le roi, depuis le tems qu'il écoutoit la philoſophie de Mizrim, avoit preſque perdu le goût de la chaſſe, le ſage ne lui avoit laiſſé qu'un petit équipage de chaque eſpece, dans le cas où la fantaiſie lui en reviendroit. Les cuiſines & les écuries bien balayées, Mizrim ſe trouva des fonds aſſez conſidérables pour rembourſer & payer les dettes contractées par la mauvaiſe adminiſtration; ce qui combla de joie le bon roi Oſymandias, qui ne demandoit pas mieux que de payer, quand il avoit de l'argent. Il y avoit encore une grande réforme à faire dans la ſoldateſque du palais, & dans

le nombre infini d'eſtafiers de toutes le
couleurs qui en rempliſſoient les avenues
les portes & les galeries, ſans compter l
valetaille de l'intérieur : mais il falloit a
tendre ; car pour les premiers il étoit né
ceſſaire de faire un travail avec le miniſtr
de la guerre ; & pour les autres, il paroi
ſoit indiſpenſable de ménager les chefs qu
pour la plupart, étoient des grands de
premiere claſſe.

Réforme dans le militaire du palais.

Les différentes troupes dorées qui co
poſaient le militaire du palais étoient fo
mées pour la plupart de la jeune noble
Egyptienne, ce qui rendoit très-diffic
l'opération que projetoit Mizrim. Cep
dant il alla trouver tout ſimplement le
niſtre de la guerre, homme un peu enté
mais ami du bien, & lui dit : Monſie
ſi l'on en excepte les Gardes de ſa maj
& quelques compagnies des Hoquetons
ſont néceſſaires à la police intérieure
palais, je ne vois guere de quelle uti
peuvent être deux ou trois corps fort le
& fort brillans à la vérité ; qui, quoi
peu nombreux, coûtent très-cher à
tretenir

tretenir. . . Excepté deux ou trois courſes qu'ils font par an devant les carroſſes de ſa majeſté, il me ſemble qu'ils n'ont du reſte d'autre ſervice que celui de faire enrager les filles de l'opéra de Memphis, & de militer contre les bourgeois : ce qui ne remplit nullement la deſtination des troupes quelconques, entretenues pour la défenſe de l'état. Mon avis ſeroit donc, ſauf le vôtre, de réformer ces Meſſieurs, & d'employer ce qu'ils coûtent à lever ou à compléter de bons régimens Egyptiens, bien ſolides, qui ne feront pas leur ſervice pour la forme. . . Qu'en penſez-vous? — Mais tous les nobles vont crier, répond le miniſtre. — Pas tant que vous le penſez. La plupart des gens ſenſés de l'ordre des nobles redoutent pour leurs enfans l'éducation de ces corps indiſciplinés. — Eh bien, ſi le roi y conſent, je ſuis de votre avis. Le roi à peine conſulté, confirma de ſon autorité le projet de Mizrim & du miniſtre, & les troupes dorées furent congédiées.

Réforme totale dans le militaire.

Mizrim profita de cette occaſion pour engager dans une conférence le miniſtre de la guerre, qui paroiſſoit avoir confiance en lui, quoique dans les commencemens il eût été ſon ennemi comme les autres. Il profita, dis-je, de cette occaſion pour lui faire agréer un plan de réforme plus vaſte.

La plus grande partie des troupes de ſa majeſté Egyptienne étoit formée, pour les ſoldats, de tout ce qu'on pouvoit enrôler de mauvais ſujets dans les rues de Memphis & des autres grandes villes d'Egypte; gens abſolument déſœuvrés, ou occupés à mal faire, lâches & cruels tour-à-tour, ſelon qu'ils étoient plus forts ou plus foibles, & à qui il n'avoit jamais paſſé par la tête de ſonger qu'il y eût au monde une patrie à défendre & à protéger. Ces ſoldats étoient donc autant de machines que l'on montoit bien ou mal, que l'on rangeoit ſur la même ligne, que l'on faiſoit tourner à droite & à gauche; après quoi ils s'ennuyoient & s'en alloient. Quelques châtimens dont on uſât pour en faire des héros, tels que l'eſclavage, les coups, &

même la perte de la vie, il s'enſuivoit très-naturellement qu'il étoit très-peu d'Egytiens honnêtes qui ne regardaſſent le métier de ſoldat comme le dernier de tous, & qui conſentiſſent à s'enrôler. On avoit beau leur dire que c'étoit là le chemin de la gloire; ils n'en croyoient rien, eu égard à ce qu'ils voyoient ce chemin rempli de gens de fort mauvaiſe compagnie. Quand un pere avoit un fils incorrigible, il le menaçoit de le faire *engager*. Souvent on recrutoit ces héros dans les priſons: il ſembloit même que le gouvernement, d'accord avec l'opinion, eût pris à tâche d'avilir cette profeſſion. L'entrée des palais, promenades publiques, ſpectacles, étoit abſolument interdite aux ſoldats, qui alors n'avoient rien de mieux à faire que de ſe comporter en gens avilis & mépriſés. . .

Mizrim, plein de ces réflexions, alla donc trouver le miniſtre, & lui dit: Monſieur, vos bureaux regorgent de projets de manœuvres: je ſuis fort étonné de ce que, juſqu'à préſent, perſonne ne ſe ſoit encore aviſé d'en donner un ſur les moyens de faire que les troupes ſe comportent bravement en tems de guerre, & décemment

en tems de paix. On a donné beaucoup de plans pour prendre & punir les déſerteurs, ou pour prévenir la déſertion par la force, & il n'y en a pas un ſeul qui tende à bien perſuader aux ſoldats qu'il n'eſt jamais de leur intérêt d'abandonner leurs drapeaux, même dans le cas où ils ſeroient ſûrs de n'être ni arrêtés, ni punis. Il me ſemble cependant que cela ne ſeroit pas bien difficile à imaginer & à exécuter. — Et comment, dit le miniſtre, qui n'avoit jamais ſongé qu'à faire des ordonnances ſur le nombre des boutons, & ſur la maniere de pirouetter? — Ah ! monſieur, répondit Mizrim, avec un principe tout ſimple que voici : c'eſt que les hommes, ſoldats ou autres, ne peuvent bien ſe mener que par l'intérêt & l'opinion; par l'intérêt, en leur rendant leur métier aſſez bon & agréable pour qu'ils ne ſoient pas tentés de le quitter, s'ils ne trouvent l'occaſion d'en prendre un meilleur; par l'opinion, en y attachant aſſez de conſidération pour qu'ils en ſoient glorieux. Ainſi donc, pour avoir des ſoldats braves, honnêtes, & en grand nombre, il faut, en ſuivant ce principe, les attirer & les conſerver par l'intérêt & l'opi-

nion, & rendre cette profeſſion auſſi recommandable qu'une autre; c'eſt-à-dire, qu'il eſt eſſentiel qu'un ſoldat ſoit bien nourri, bien vêtu; qu'il puiſſe même, avec un peu d'économie, ſe faire un petit pécule ſur ſa paie; que, dans le cas où il ſeroit malade, ou mis hors d'état de ſervir par ſes bleſſures, il fût aſſuré d'être ſoigné, ſecouru avec l'attention la plus ſcrupuleuſe; que le tems de ſon ſervice écoulé, s'il ne vouloit pas prendre un autre engagement, il reçût en gratification une ſomme ſuffiſante pour faire les fonds d'un établiſſement à ſon gré dans la ſociété, ſous la condition d'en remettre le tiers dans le tems qu'il choiſiroit pour le rendre; que ſon ſervice lui fût compté pour l'état qu'il prendroit, & le diſpenſât par un privilege perſonnel des formes auxquelles les autres ſeroient aſſujettis. Quant à l'opinion, il faudroit que tout homme revêtu de l'habit de ſoldat, loin d'être repouſſé, fût au contraire admis dans tous les palais & promenades, même dans les lieux dont l'entrée ſeroit refuſée aux autres; que tout citoyen ſe crût honoré de ſe montrer avec eux; que leur préſence inſpirât la confiance & le reſpect; qu'ils fuſſent con-

tinuellement distingués par des égards ; que leurs officiers leur parlassent avec fermeté & décence ; qu'ils se crussent honorés d'être employés à tout service public ; mais qu'on ne leur permît jamais de louer leurs travaux à des particuliers, & d'exercer une autre profession que celle de soldat ; que, retirés du service, ils eussent, selon le tems qu'ils y seroient restés, une marque distinctive à laquelle on pût les reconnoître, & qu'ils pussent jouir, quelqu'état qu'ils embrassassent, de tous les privileges de considération publique & particuliere, attachée à leur premiere profession. Ainsi, loin d'être obligé d'aller, par force ou par supercherie, enrôler de mauvais sujets malgré eux, vous auriez de quoi choisir sur le nombre de ceux qui se présenteroient pour partager l'honneur d'être enrégimentés, & vous auriez véritablement des soldats au lieu d'esclaves.

Quant aux punitions des fautes contre la discipline, qui seroient très-rares sûrement, parce que les fautes seroient rares, une réprimande sévere à la tête de la compagnie suffiroit pour les premieres fois, en cas de récidives, ce qui marqueroit un

défaut véritable d'attachement à ſon état, & d'honneur, loin de retenir les délinquans malgré eux, & de perdre beaucoup de tems & d'argent à courir après quand ils ſe ſont échappés, il faudroit les chaſſer ignominieuſement, & tenir la main à ce qu'un homme ainſi chaſſé ne trouvât de conſidération nulle part: ce qui ſeroit très-facile; car les choſes établies de cette façon, & les citoyens bien perſuadés qu'un homme qui n'auroit pas eu aſſez de ſentiment pour être jugé digne du nom de ſoldat, n'eſt bon à rien, la miſere & le rebut continuel de toutes les claſſes de la ſociété ſeroient d'un exemple terrible, & plus propre à contenir dans le devoir, que les châtimens les plus cruels qui, ſans excepter même celui de la mort, ne ſont tous que l'affaire du moment & de l'opinion. Les peres, loin de menacer leurs enfans de les faire enrôler, viendroient les offrir; & les enfans ſe comporteroient de maniere à n'être pas refuſés. Voilà les moyens de donner de la conſidération à cet état: conſidération qui ne feroit que s'accroître, par l'attention avec laquelle ceux que l'on en jugeroit dignes s'efforceroient de la mériter.

L'homme n'eſt tel & tel que par l'idée qu'il voit les autres prendre de lui; c'eſt alors que la profeſſion des armes ſeroit la vraie route de la gloire, & que le ſoldat ne ſe regarderoit plus comme un vil ſtipendié, mais comme un citoyen choiſi parmi beaucoup d'autres, pour être admis à l'honneur de défendre & de protéger ſa patrie.

Mais dans quelle claſſe choiſiriez-vous vos ſoldats, reprit le miniſtre ? — Dans celle des artiſans, dont les profeſſions ne ſont pas d'une utilité immédiate; & toujours en ſuivant ce principe, je n'arriverois qu'à l'extrêmité à la claſſe des cultivateurs. Je tâcherois, autant que cela ſeroit poſſible, de les former de bonne heure aux différens exercices qui fortifient le ſoldat & lui inſpirent de la confiance. Pour cela je voudrois que chaque corps eût, ſelon ſa compoſition & ſon nombre, une quantité de jeunes gens, dont l'éducation ſeroit confiée à des hommes pris dans le corps même, intelligens, honnêtes, qui leur fiſſent contracter l'habitude des bonnes mœurs & du reſpect pour la diſcipline. Je voudrois que, pour les exercices du corps, on leur apprît à nager, à ſe ſervir de leurs armes avec

juſteſſe, & ſéparément, & à ne pas compter ſur leurs voiſins de droite & de gauche; qu'on les accoutumât encore à porter des fardeaux, à faire des marches forcées. Je penſe qu'avec ces principes vous auriez des ſoldats auſſi vigoureux que braves, capables de ſupporter les fatigues de la guerre & d'en mépriſer les dangers. Voyez quelques-unes de nos troupes d'élite; elles ne different des autres que par l'opinion qu'on a ſu leur inſpirer d'elles-mêmes, & par l'intérêt qu'on a attaché, comme motif, en augmentant leur ſolde, &c.

Jetez un coup-d'œil ſur nos Gardes Egyptiennes, qui étoient autrefois la plus mauvaiſe compagnie de Memphis; voyez comme on eſt parvenu à les changer, en leur inſpirant de l'honneur & de la confiance. Soyez bien aſſuré, monſieur, qu'avec ces précautions, un peu d'inſtruction & de la patience, vous ferez en tous tems & de tous les hommes ce que vous voudrez. Je ſuis abſolument de votre avis, reprit le miniſtre, qui juſques là avoit écouté avec toute l'attention dont il étoit capable; je vais ſur-le-champ me rendre auprès du roi, & le ſupplier de trouver bon que je faſſe

une très - grande ordonnance pour exécuter un plan auſſi bien rédigé. Non, monſieur, répondit Mizrim, il ne faut point encore d'ordonnance ; elle ſeroit inutile, en ce qu'il ſeroit impoſſible pour le moment de s'y conformer. La conſidération s'acquiert ; mais elle ne s'ordonne pas. Il faut peu à peu laiſſer les corps ſe purger des mauvais ſujets, & avoir ſoin de recommander aux chefs de les compoſer avec attention, quant aux nouveaux qu'ils enrôleront. Il faut laiſſer à l'adminiſtration des finances le loiſir de faire ſes arrangemens de maniere que vous ayez de quoi bien payer tout le monde ; alors vous ferez des ordonnances, ou vous n'en ferez pas, & tout ira également bien. . . Le miniſtre de la guerre, au ſortir de cette conférence, paſſa chez le monarque qui approuva tout, & qui pria Mizrim de vouloir bien continuer de dire ſon avis à tous les miniſtres des départemens, ce qu'il promit & exécuta.

Mizrim en conférence avec le chef de la juſtice.

Il y avoit beaucoup de tribunaux en Egypte, tous chargés de rendre la juſtice aux peuples, mais très-compliqués par le nombre de leurs reſſorts, ſouvent en diſpute ſur leur compétence, & ayant à leur tête un chef repréſentant direct de l'autorité royale, dont je ne puis déſigner la charge dans notre langue que par l'expreſſion de chancelier. Ce fut à ce chef que Mizrim demanda une longue audience; il l'obtint & lui dit: Monſeigneur, c'eſt avec raiſon que l'on dit dans nos écoles de droit que la juſtice eſt la volonté *conſtante & perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient.* Il ſemble, d'après cette définition; que la loi quelconque pour le fond & pour la forme ne doit avoir d'autre but que de bien diſcerner où eſt le droit de chacun, & de le protéger le plus promptement poſſible. Comment ſe fait-il donc que rien n'eſt ſi difficile dans notre légiſlation que de ſaiſir ces droits ſi ſimples & ſi clairs? Je crois qu'il faut attribuer ce défaut à la multitude preſqu'innombrable

de nos loix, que nous avons preſqu'arbitrairement accumulées les unes ſur les autres, tout autant de fois qu'il s'eſt préſenté des cas imprévus; il ne faut pas moins attribuer ce défaut à la barbarie & à la lenteur des formes, à toutes les prohibitions, empêchemens de toute nature, privileges excluſifs & autres embarras de l'adminiſtration. . . C'eſt une grande & pénible œuvre que celle de débrouiller le chaos d'une législation auſſi ancienne & auſſi compliquée, & de donner une nouvelle forme à l'exercice de la juſtice chez une grande nation. Quelqu'avantageuſe que puiſſe être cette innovation, & quelque vicieuſe que ſoit au contraire la forme que l'on entreprend de détruire, il faut le plus grand de tous les efforts & la patience la plus conſtante pour ramener à l'ordre de la nature, ſeul principe de tout droit & de toute juſtice, tant d'eſprits égarés par les préjugés de pluſieurs ſiecles, & diviſés par de faux intérêts. Cela n'eſt & ne peut être l'ouvrage d'un moment; auſſi, Monſeigneur, ne vous parlerai-je que de ce qui peut ſe faire aujourd'hui pour le ſoulagement des peuples; & c'eſt plus une affaire de police que j'entreprends de traiter

avec vous ; qu'un objet de législation.

Voyons, répond gravement M. le chancelier. — Monseigneur, il a été, il est & il sera injuste dans tous les tems & dans tous les lieux, d'emprisonner & de regarder comme criminel tout homme qui n'est encore que simple accusé, & de lui faire un supplice qui expose même sa vie, d'une forme que la loi ne peut indiquer que comme cautionnement & assurance de sa personne. Dans le tems où nos prisons ont été bâties, elles suffisoient à la population de nos villes, & peut-être les mœurs valoient-elles mieux ; ce qui diminuoit le nombre des coupables. Nos peres, d'ailleurs, qui n'avoient pas plus de tems qu'il ne leur en falloit pour fonder tout ce que nous avons trouvé, ont construit des prisons à la hâte ; c'est à nous, qui avons le loisir d'étendre & de réparer, qu'il convient de réformer les abus des tems. Accusés, coupables ou non, tous sont également jetés pêle-mêle dans des cachots infects, sans respect pour l'humanité & la justice, sans autre raison que celle de suivre une routine barbare, parce que cela est plus simple & plus tôt fait. Cependant

il ſeroit difficile de trouver un ſiecle où la philoſophie ait plus fait entendre les mots d'humanité & de bienfaiſance. Quoi qu'il en ſoit de nos jolis petits livres & de notre exquiſe ſenſibilité, nous continuons d'agir comme des barbares; & dans le fait, lorſqu'on ne conſidere que nos actions, on remarque clairement que nous n'avons rien pris de la civiliſation, que l'art de diſcourir en très-beau ſtyle, ſur le bien. Monſeigneur, il faut donc, pour être juſte, d'abord n'empriſonner les gens qu'alors qu'il s'agit de ſoupçons aſſez forts pour mettre dans la néceſſité de s'aſſurer de leurs perſonnes; les ſéparer, tant qu'ils ne ſont point jugés coupables, de ceux qui le ſont; il faut qu'ils aient un champ aſſez vaſte dans l'enceinte de leurs triſtes murailles pour reſpirer un air ſain & pur; il faut que ceux qui ſont prépoſés à leur garde aient pour eux les ménagemens dus au malheur & au crime même, & cela ſous les peines les plus ſéveres; il faut encore que l'œil de la plus exacte police éclaire les profs déteſtables que ces gardiens, plus féroces que les priſonniers les plus criminels, font ſans ceſſe ſur les denrées & autres pro-

ſions qu'ils forcent d'acheter, & que rien de tout ce qui leur eſt confié ne ſoit remis à leur diſcrétion. Une priſon eſt un aſyle où la vertu humiliée attend ſa juſtification, comme le crime y attend ſa peine. L'homme de bien & le criminel ne doivent pas y être confondus, & l'humanité veut que l'on traite comme homme de bien celui qui n'eſt pas jugé.

Mizrim en étoit là, quand le roi vint chez ſon chancelier, dans l'intention d'entendre la conférence. On la reprit pour ſa majeſté, qui verſa des larmes au récit de tous les maux que la juſtice faiſoit ſouffrir à ſes pauvres Egyptiens, & gronda un peu le chancelier de ne lui en avoir rien dit. Il ne manqua pas de s'excuſer ſur l'uſage de ſon prédéceſſeur qui n'en avoit pas dit davantage ; mauvaiſe excuſe qui penſa mettre le monarque en colere, ſans l'attention qu'eut Mizrim de propoſer ſur-le-champ un moyen de remédier à ces cruels abus : ce qui valoit infiniment mieux que de quereller ſur le paſſé... Ce moyen étoit de s'emparer d'un couvent de moines d'Iſis, bâti pour deux cents ſolitaires au moins, & qui alors n'étoit habité que par

quatre ou cinq. On pria les révérends peres de paſſer dans un autre ; & le couvent fut deſtiné, après que Mizrim l'eut fait acheter, (car il ne vouloit jamais que l'on prît rien, même à des moines, ſans payer) ce couvent, dis-je, fut deſtiné à être une priſon, ou plutôt une maiſon d'aſſurance. On renforça un peu les murs & les portes ; du reſte les priſonniers ſe trouverent bien logés. Ils avoient un vaſte jardin pour ſe promener, du lotos à diſcrétion, & les gardes les traitoient comme des hommes. Beaucoup de maiſons publiques, d'anciens palais qui tomboient en ruine, furent réparés & employés au même uſage, & les cachots furent réſervés aux ſeuls criminels pour leſquels la priſon devoit être un châtiment.

Ce ne fut pas à cela ſeulement que se bornerent les obſervations que Mizrim propoſa au chancelier ; il avoit réfléchi ſur les loix pénales, & aſſez pour bien s'aſſurer que les peines afflictives étoient ſouvent injuſtes & appliquées ſans proportion avec les délits ; ce qui lui fournit la matiere d'une autre conférence que voici.

Des loix pénales.

Il eſt bon d'obſerver avant tout, qu'on pendoit très-communément en Egypte pour aſſez peu de choſe, & que le changement dans quelques circonſtances du même crime ſuffiſoit pour infliger la peine de mort. Cela avoit paru plus commode depuis pluſieurs ſiecles, & cela l'étoit en effet ; car on ne peut diſconvenir qu'un homme bien pendu ne ſoit plus aiſé à contenir qu'un homme que l'on attache à une chaîne. Mizrim convenoit bien de la commodité de cet arrangement, mais point du tout de ſa juſtice ; il alla donc conférer avec M. le chancelier, & lui dit à peu près ceci : M. le chancelier, nous commencerons, s'il vous plait, cet entretien par la définition de la juſtice, que j'ai déjà eu l'honneur de vous propoſer. *La juſtice eſt*, comme nous l'avons dit, *la volonté conſtante & perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient.* Si pour une faute légere, pour un ſimple larcin de peu de valeur, j'ôte la vie au coupable, il eſt clair que je lui ai rendu plus qu'il ne lui appartenoit, & je ceſſe d'être juſte. Il ne ſuffit pas, pour légitimer ce

châtiment extrême, de dire qu'ainſi le veulent l'ordre & la ſûreté de la ſociété; l'ordre & la ſûreté de la ſociété veulent avant tout que chacun des membres qui la compoſent ſoit traité ſelon l'eſprit de juſtice qui eſt la baſe premiere de toute ſociété.

La peine de mort, l'extrême des peines que l'homme puiſſe infliger à l'homme, châtiment au-delà duquel il ne peut plus rien, & du droit duquel tout le monde ne convient pas encore, ne peut & ne doit jamais, ce me ſemble, avoir lieu que pour les cas extrêmes & rares conſéquemment, dans leſquels il ſoit bien regardé comme néceſſaire & propre à inſpirer l'horreur du crime, par l'effroi de la peine. Du moment où vous le multipliez, vous en arrêtez l'effet; car on s'accoutume à voir pendre, comme on s'accoutume à voir toute autre choſe; & la preuve en eſt qu'il y a des gens très-phlegmatiques & peu faciles à émouvoir qui volent dans la place de Memphis pour être ſpectateurs de ces exécrables tragédies. De bonne foi, M. le chancelier, vous ſerez forcé de convenir qu'en ſuppoſant ces loix ſanguinaires non exiſtantes, on y regarderoit à deux fois, s'il s'agiſſoit de les

établir ; que l'on s'efforceroit de combiner une proportion juſte entre la peine & le délit, & que l'on ne condamneroit pas le voleur à la mort, pour cela ſeul qu'il auroit forcé le coffre, n'ayant pas la commodité ni le tems d'en chercher la clef. Vous ne ſerez pas moins obligé de convenir que la plupart des meſſieurs que leur fortune & leur état mettent au-deſſus du deſir de rien voler groſſiérement aux autres, leſquels meſſieurs conſéquemment n'ont pas à craindre de courir les riſques d'être pendus, pour une diſtraction, prennent peu d'intérêt à ce qui ne les touche pas de près, & qu'ainſi ils laiſſent tout bonnement aller les choſes ſelon la routine qu'elles ont priſe, ſans trop s'inquiéter de ce qui devroit être détruit ou établi ; mais ſuppoſé un crime un peu plus à leur portée que ce vol qui n'eſt guere que le crime du peuple, une loi auſſi dangereuſe, par exemple, pour le délit de frapper un créancier accablé de famille, qui vient leur demander la rétribution de ſes avances, délit qui, en face de la juſtice divine & humaine, vaut pour le moins celui de rompre le loquet d'une porte pour voler une chlamyde : vous verrez

tous ces meſſieurs crier à l'injuſtice, & ne ceſſer leurs cris qu'alors que la loi barbare ſera détruite.

Cela eſt vrai, reprend M. le chancelier. Oh ! ce n'eſt pas tout encore, ajouta Mizrim ; indépendamment de l'injuſtice de ces loix iniques & cruelles, il faut vous démontrer, non-ſeulement comme au chef de la juſtice diſtributive, mais encore comme au chef de la juſtice adminiſtrative, que ces mêmes loix ſont d'un danger évident pour la ſociété que vous croyez préſerver par elles, & que les hommes peuvent être contenus dans l'ordre à moins de frais & de cruautés. La proportion entre les différens genres de punition une fois bien établie, le coupable y regarde à deux fois pour ſauter la barriere qui ſépare un crime plus grand d'un crime moindre ; car ſoyez bien aſſuré, M. le chancelier, que, bien ou mal, tout le monde fait ſon calcul, & que les coquins ſont ſur cela comme les honnêtes gens. Tel qui fait une friponnerie de la petite eſpece, s'en tiendroit peut-être à celle-là, s'il n'étoit aſſuré d'être également pendu pour elle comme pour une plus forte. Alors, pendu pour pendu

comme il n'a rien de plus à riſquer, il fera de ſon mieux, & même il deviendra homicide & meurtrier, s'il a l'eſprit juſte & conſéquent ; car l'homme qu'il attaque & qu'il tue eſt de moins pour témoigner contre lui ; & vous voyez clairement qu'il a raiſon. Dans le cas contraire, c'eſt-à-dire dans le cas où, pour avoir volé, il ne ſeroit condamné qu'à une peine proportionnée à la qualité du vol, à l'abus de confiance, à mille autres circonſtances enfin qui rendent le délit plus où moins grave, il eſt certain qu'il ne s'expoſeroit pas à de plus grands dangers que ceux qu'il voudroit courir. Vous auriez moins d'aſſaſſins & de meurtriers ; & cela, ce me ſemble, ſeroit d'un grand avantage pour la ſociété.

Mais, reprit M. le chancelier, nous aurions plus de voleurs. Non, répond Mizrim, je ne le crois pas, en prenant d'ailleurs les précautions convenables. Je ne prétends pas dire, en aboliſſant la peine de mort pour le ſimple vol, de quelques circonſtances qu'on le ſuppoſe accompagné, qu'il faille pour cela rendre le métier de voleur aſſez bon pour que les gens ſoient tentés de le prendre ; non, je voudrois au

contraire que l'aviliſſement, le travail ſur-tout, fuſſent la peine conſtante & toujours renaiſſante du voleur ſurpris, & condamné à une chaîne pour un tems, ou pour ſa vie ; car les voleurs craignent beaucoup le travail, & il n'eſt point d'homme, quelque dépravé qu'on le ſuppoſe, qui brave impunément l'infamie qui renaît tous les jours. Voilà ce que je voudrois établir pour les voleurs bien connus & jugés tels ; mais je ne m'en tiendrois pas là, M. le chancelier, je ferois tous mes efforts pour prévenir les mauvaiſes diſpoſitions de ceux qui pourroient annoncer quelque goût pour le libertinage, l'oiſiveté & la débauche, ſources à jamais fécondes de tous les vices qui infeſtent la ſociété. — Et comment feriez-vous ? — Oh ! ce n'eſt pas là l'affaire d'un moment, j'aurai l'honneur de vous expliquer cela devant le roi qui veut aſſiſter à notre premiere conférence.

Moyens de rétablir les mœurs.

Il s'agit, dit Mizrim, d'indiquer les ſources des crimes & de les tarir, autant que nous le pouvons. — Voyons quelles loix vous allez propoſer, reprend vivement M. le chancelier, qui brûloit du deſir de pérorer devant le grand roi Oſymandias. — Quelles loix ? Je n'ai point de loix à propoſer ; je n'ai qu'à ſupplier ſa majeſté de vouloir bien faire obſerver celles que la nature a dictées. Pour les faire obſerver, il faut les faire connoître ; c'eſt donc vers l'inſtruction du peuple que doivent ſe tourner tous nos ſoins. Le peuple ſait bien en général qu'il ne convient pas de voler, & ce qu'il ſait mieux encore, c'eſt qu'on pend ceux qui volent : mais ce qu'il ne ſait pas, & ce qu'il ne ſaura jamais, à moins qu'on ne le lui diſe dès l'enfance la plus tendre, c'eſt qu'il y va de ſon intérêt de reſpecter la propriété d'autrui, que le bonheur n'eſt attaché à rien de tout cet éclat des richeſſes qui le ſéduit & le pervertit ; qu'il eſt de toutes les conditions & à la portée de tout le monde ; qu'il eſt attaché par privilege excluſif à la bonne ſanté, à

la bonne conſcience & au travail ; que le puiſſant roi Oſymandias, devant qui j'ai l'honneur de parler, & ſon grand-chancelier, ne peuvent être heureux que par ces moyens-là, comme le plus ignoré des laboureurs ou des artiſans ; & que du moment où la fievre, le remords & l'oiſiveté ſe gliſſent enſemble ou ſéparément dans un pauvre individu quelconque, qu'il ſoit revêtu de la pourpre des rois, de la ſimarre des chanceliers, ou de la ſimple toile de la médiocrité, il eſt malheureux, & très-malheureux.

Par Hermès ! s'écria le monarque, voilà des vérités bien ſimples, & qui peuvent ſervir aux rois & aux chanceliers tout autant qu'au peuple. Je n'ai jamais, graces au ciel, été tourmenté par ma conſcience ; mais j'ai tâté de la fievre pendant trois mois, & je vous jure qu'il ne m'eſt jamais arrivé, pour en calmer l'ardeur, de ſonger que j'étois le roi, que j'avois près de deux cents mille hommes à mes ordres, des palais, de belles femmes, des tableaux, des ſtatues & des diamans ſans prix. — Je le crois bien, Sire ; la raiſon de cela eſt, comme j'ai eu l'honneur de le faire obſerver à

votre ſuprême majeſté dans un de nos premiers entretiens, que nous ne jouiſſons & ne ſouffrons que par nous & en nous. Quand on eſt parvenu à bien ſe démontrer cette vérité & à s'en perſuader, on eſt fort avancé, & dans la vraie route du bonheur. Il faut, en même tems qu'on l'annonce, faire prendre aux hommes la douce habitude de la modération & du travail. — Et comment cela ? (*a*) — En contraignant les parens, par une police exacte & ſévere, de veiller à l'éducation de leurs enfans, & dans les villes ſur-tout; car c'eſt de leur ſein contagieux que s'élevent toutes les vapeurs infectes qui corrompent l'air pur de nos campagnes. Les grandes villes, qui ſont le rendez-vous des fortunes, le ſont auſſi de la cupidité, de l'ambition, de l'intrigue, de l'oiſiveté, & de tous les autres vices que ceux-ci font néceſſairement naître. Comme l'argent y fait tout & y ſéduit tout par l'appât des fauſſes jouiſſances qu'il procure, c'eſt à en acquérir que ſe bornent tous les vœux, ſans diſtinction aucune entre les moyens. — Le trouble des paſſions, qui

(*a*) Ces moyens ſeront détaillés plus bas.

s'entre-choquent ſans ceſſe, eſt trop vif pour laiſſer à la raiſon le plus court intervalle; toutes les têtes ſont égarées par le délire d'une imagination qui court toujours après le plaiſir, ſans jamais rencontrer la jouiſſance; tous les cœurs ſont pervertis par les longues habitudes du vice & de l'oiſiveté.

L'homme du peuple, à ſon tour, qui croit que le bonheur eſt là, & à qui déjà la contagion de l'exemple a fait perdre le goût de l'innocence & de la paix, veut auſſi être heureux à ſa maniere; & comme le crime d'un moment eſt mieux payé que ne le ſeroit la longue journée du travail, il commet le crime & ſe fait pendre, ſans que ſon châtiment puiſſe tourner au moins au profit de ceux qu'attend le même ſort, vers lequel ils ſont néceſſairement portés par l'impulſion des mêmes vices. Si votre majeſté daignoit ſe faire repréſenter les regiſtres criminels de Memphis, elle y verroit que dans cette ſeule ville il ſe commet plus de crimes dans le court eſpace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans une province entiere dans l'eſpace d'une année. Les mœurs ſont néceſſairement mauvaiſes dans les grandes villes, par cela ſeul

que la plupart des gens qui s'y raſſemblent n'y ont rien à faire. Je ſaiſirai cette occaſion, ſi votre majeſté daigne me le permettre, de remonter à l'origine des villes & de leur établiſſement. Elles ne renfermoient dans leur principe, pour le peuple, que les claſſes d'artiſans, dont l'induſtrie étoit néceſſaire aux habitans de la campagne, & en proportion du territoire qu'elles avoient à fournir de leurs travaux. Quant à l'ordre plus élevé, elles étoient compoſées des tribunaux indiſpenſables au maintien des loix & de la police de ce même territoire; elles étoient deſtinées à ſervir d'aſyle & de retraite aux cultivateurs, en cas d'attaque; elles étoient pourvues de ce qui devoit ſervir à leur défenſe. — Les hiſtrions & les ſaltimbanques y ſont arrivés peu à peu, pour vivre autour de l'induſtrie qu'ils délaſſoient, en la corrompant, par le ſpectacle de leurs farces; car ces oiſifs ne trouvent rien dans les campagnes, où l'on ne donne à chacun ſa portion qu'en raiſon de ſa miſe. Quelques-uns des cultivateurs, attirés par la nouveauté, ſont venus à la ville, & s'y ſont établis, tandis que leurs ſerviteurs, ſous le nom de fermiers, cultivoient leurs

s'entre-choquent ſans ceſſe, eſt trop vif pour laiſſer à la raiſon le plus court intervalle; toutes les têtes ſont égarées par le délire d'une imagination qui court toujours après le plaiſir, ſans jamais rencontrer la jouiſſance; tous les cœurs ſont pervertis par les longues habitudes du vice & de l'oiſiveté.

L'homme du peuple, à ſon tour, qui croit que le bonheur eſt là, & à qui déjà la contagion de l'exemple a fait perdre le goût de l'innocence & de la paix, veut auſſi être heureux à ſa maniere; & comme le crime d'un moment eſt mieux payé que ne le ſeroit la longue journée du travail, il commet le crime & ſe fait pendre, ſans que ſon châtiment puiſſe tourner au moins au profit de ceux qu'attend le même ſort, vers lequel ils ſont néceſſairement portés par l'impulſion des mêmes vices. Si votre majeſté daignoit ſe faire repréſenter les regiſtres criminels de Memphis, elle y verroit que dans cette ſeule ville il ſe commet plus de crimes dans le court eſpace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans une province entiere dans l'eſpace d'une année. Les mœurs ſont néceſſairement mauvaiſes dans les grandes villes, par cela ſeul

que la plupart des gens qui s'y raſſemblent n'y ont rien à faire. Je ſaiſirai cette occaſion, ſi votre majeſté daigne me le permettre, de remonter à l'origine des villes & de leur établiſſement. Elles ne renfermoient dans leur principe, pour le peuple, que les claſſes d'artiſans, dont l'induſtrie étoit néceſſaire aux habitans de la campagne, & en proportion du territoire qu'elles avoient à fournir de leurs travaux. Quant à l'ordre plus élevé, elles étoient compoſées des tribunaux indiſpenſables au maintien des loix & de la police de ce même territoire; elles étoient deſtinées à ſervir d'aſyle & de retraite aux cultivateurs, en cas d'attaque; elles étoient pourvues de ce qui devoit ſervir à leur défenſe. — Les hiſtrions & les ſaltimbanques y ſont arrivés peu à peu, pour vivre autour de l'induſtrie qu'ils délaſſoient, en la corrompant, par le ſpectacle de leurs farces; car ces oiſifs ne trouvent rien dans les campagnes, où l'on ne donne à chacun ſa portion qu'en raiſon de ſa miſe. Quelques-uns des cultivateurs, attirés par la nouveauté, ſont venus à la ville, & s'y ſont établis, tandis que leurs ſerviteurs, ſous le nom de fermiers, cultivoient leurs

champs & leur en apportoient le revenu. Bientôt ils prirent un langage plus poli & plus étudié, ſe firent un maintien différent des habitans des campagnes, & devinrent des citadins. Cependant ils s'ennuyoient, car c'eſt là l'effet de l'oiſiveté dans ſes commencemens, & ils n'eurent plus aſſez des jeux & des ſpectacles pour ſe divertir. Il fallut bien s'amuſer à autre choſe; alors par déſœuvrement d'abord, enſuite par habitude, ils ſe firent un paſſe-tems des vices, & compterent parmi leurs plaiſirs celui de ſéduire l'innocence des filles, de corrompre la probité des hommes, de briſer les liens les plus ſacrés des familles, d'encourager, aux dépens des arts utiles, les faiſeurs de joyaux de tous les genres, & acheverent de perdre de vue la terre qui les portoit, l'innocence & le bonheur de leur vie premiere. Ce déſordre une fois commencé, rien ne put en arrêter les progrès, & toutes les mauvaiſes têtes ſe tournerent. Dans cette foule d'intrigans, dans ce choc de paſſions toujours contraires, dans ces viciſſitudes des fortunes tour-à-tour ruinées & acquiſes, dans ce reflux continuel d'opulence & de miſere,

les grands crimes ne tarderent pas d'éclorre, & la ſociété ne fut avertie de ſon danger que lorſqu'il n'étoit plus tems d'y apporter remede.

En vain on eut recours aux plus violens; car les crimes venoient des vices & ceux-ci des habitudes qui, étant toujours les mêmes, produiſoient néceſſairement les mêmes effets. Les rapines de tous les genres, les vols & les brigandages furent une ſuite du beſoin de fournir à tous les délires de l'opinion & à tous les déréglemens du cœur. Ces fêtes raviſſantes, ces ſpectacles enchanteurs, ces ſociétés exquiſes amenerent bientôt après elles les loix de ſang qui devoient ſervir de barrieres aux crimes. On dreſſa des bûchers, des gibets, des échafauds, ſans ſonger que l'effroi du moment ne pouvoit rompre l'habitude vicieuſe qui avoit enfanté la dépravation; car on ne peut vaincre une habitude que par une habitude contraire. Il s'agiſſoit, comme il s'agit encore, de montrer à l'homme qu'il s'étoit trompé ſur le choix de ſes plaiſirs; il falloit l'éclairer ſur ſes vrais intérêts, le déſabuſer des preſtiges des fauſſes joies qu'il recherchoit avec tant d'ardeur,

& le ramener à la nature. Cela n'étoit rien moins que facile ; d'ailleurs il l'étoit beaucoup plus de punir que de corriger, & d'effrayer que d'inſtruire. L'inſtruction eſt cependant le ſeul moyen dont on puiſſe eſpérer la réforme d'une ſociété viciée dans ſa ſource la plus profonde. Il faut s'occuper, avant tout, du ſoin unique & premier de rappeller le regne des bonnes mœurs, & pour cela de reverſer ſur ce ſpacieux territoire la population des villes ; car il n'y a rien de bon à attendre d'un million d'hommes circonſcrits dans un auſſi petit eſpace que celui d'une ville. Ils s'y corrompent néceſſairement au moral comme au phyſique ; l'air & l'exemple y ſont également contagieux. — Eh bien, je vais ordonner à tous les propriétaires de terres, dit le bon roi Oſymandias, de ſe retirer chez eux, & je ne permettrai de reſter à Memphis qu'à ceux qui y ſont abſolument utiles.

— Il eſt évident, Sire, que du moment où les propriétaires de terres ſe diviſeront, ſe déſuniront pour aller habiter chacun de ſon côté, il eſt évident, dis-je, qu'ils emporteront avec eux la ſolde qui paie les intrigans & les oiſifs des villes ; car un homme

entraîne ſûrement à ſa ſuite tout ce qui eſt à ſa ſolde. Ils ſuivront les propriétaires qui, une fois établis dans leurs campagnes, auront perdu le goût des prétendus plaiſirs qui ne naiſſent que de la communication, & les intrigans alors n'auront pas beau jeu. Ils ſeront forcés de travailler ſérieuſement & utilement pour avoir leur portion; & le métier d'homme vicieux ne rapportera plus rien que la miſere & le mépris. Cependant ce n'eſt pas par une loi que vous devez & pouvez produire cet heureux changement. Comme roi, vous ne devez contraindre perſonne à faire ce qu'il ne veut pas; vous attenteriez au droit ſacré qui lui eſt donné par la nature de diſpoſer de lui librement & de ce qu'il a acquis par l'uſage de ſes facultés; car tout cela eſt à lui, & vous êtes prépoſé pour le lui conſerver. Comme homme, vous ne le pourriez pas, euſſiez-vous un million de fois plus de puiſſance collective que vous n'en avez.

Ne perdez jamais de vue, Sire, le point où s'arrêtent les droits & la puiſſance de l'homme. Comme pere & inſtituteur de cette grande ſociété, ſous le titre & le nom ſacré de roi, vous devez éclairer les

hommes dont le bonheur vous eſt confié, ſur la vraie nature de celui qui leur convient, & leur donner l'exemple de la vie qui y conduit. Daigne votre majeſté, avec ſa bonté ordinaire, pardonner à ma franchiſe & ne pas s'offenſer de ma conſtance à lui parler le langage de la vérité! C'eſt l'exemple des rois qui fait celui des nations. Du moment où ils paroiſſent rechercher le bonheur dans le faſte des objets extérieurs, dans l'étourdiſſement des faux plaiſirs, dans le bruyant des fêtes & trop ſouvent, hélas ! dans les déſordres des vices, dès ce moment, dis-je, ce même eſprit de vertige gagne la nation. Comme on les ſuppoſe vrais connoiſſeurs en fait de bonheur, eu égard à ce qu'on les voit à portée d'en eſſayer de toutes les ſortes, chacun tâche à ſa maniere, mais ſelon toute ſes forces, & ſelon tous les moyens qui ſont à ſa portée, légitimes ou non, de ſe rapprocher de ce genre de vie : c'eſt ainſi que les vices & les crimes s'abaiſſent du trône ſur la nation. Du moment au contraire où le ſouverain ſemble ne rechercher ſon bonheur que dans la ſatisfaction de ſes devoirs, dans la pratique conſtante des grands

& ſublimes vertus, par leſquelles il eſt accordé aux rois de ſe faire enviſager comme autant d'images de la Divinité, il inſpire le mépris des fauſſes jouiſſances, dont l'agitation tourmente la vie, ſans la ſatisfaire, & dont le ſouvenir fait frémir les monarques les plus puiſſans, en préſence de leur conſcience & de la mort. La nation entiere s'enflamme du deſir de reſſembler à cet auguſte modele, & le bonheur & la vertu confondent en une ſeule & même famille le ſouverain & les ſujets. Veiller à l'inſtruction & donner l'exemple, telle eſt, Sire, la charge importante des rois.

Effets de cette conférence.

En bien, M. le chancelier, que penſez-vous de tout cela ? dit le grand roi Oſymandias. — Sire, je penſe, comme Mizrim, que ſi l'on peut parvenir à rétablir les mœurs dans Memphis, nous aurons moins de crimes à punir. — Avant que l'inſtruction puiſſe produire l'effet que nous en attendons, ajouta le roi, ce qui demande du tems, ne ſeriez-vous pas d'avis, Mizrim, de faire un petit réglement de police qui enjoigne dans l'eſpace de trois mois à tous

les mimes & hiſtrions ſubalternes, de ſe pourvoir d'une autre profeſſion ? — Sire, comme réglement de police, cela ne peut avoir aucun inconvénient. Quant aux grands théatres, où l'on repréſente les chefs-d'œuvres des poëtes de la nation, les belles actions des héros, & tous les religieux événemens de notre mythologie, je crois qu'il faut les laiſſer ſubſiſter, quoi qu'il en ſoit de la conduite des dames de l'académie royale, qui ruinent les amateurs. Il faut toujours, comme réglement de police, punir d'infamie celle qui affichera publiquement ſes vices. Voilà tout ce que nous pouvons faire. Je ſerois auſſi d'avis que votre majeſté daignât réprimer la fureur du jeu, qui depuis quelques années tourne la tête à tous vos Egyptiens ; car cette odieuſe paſſion enfante des crimes de toutes les eſpeces, les querelles & toutes les ſuites de la ruine. Les hommes ſont des enfans de qui il faut écarter toutes les occaſions de diſtraction, quand on entreprend de les inſtruire. Voilà, Sire, ce qu'il me paroît convenable de faire pour le moment ; le reſte arrivera de ſoi-même.

Après cette conférence, le roi convoqua

un conſeil extraordinaire, dans lequel le premier réglement contre les hiſtrions fut promptement rendu; on vint bientôt après à celui des dames de l'académie royale; enfin on en preſcrivit un qui défendit les jeux de haſard; tous les petits ſpectacles, écoles de débauches & rendez-vous de tous les vices de Memphis, furent fermés dès le jour même : tout le peuple des farceurs, dont pluſieurs avoient des métiers, ſe diviſa, & retourna à ſes anciennes profeſſions, que la vie libertine l'avoit contraint d'abandonner; beaucoup d'entr'eux retournerent dans les campagnes. Les dames de l'académie royale ſe hâterent de vendre leurs chevaux, leurs chars & leurs jolies maiſons; car le réglement portoit que, pour réparation du crime habituel d'indécence & de mauvais exemple, on ſaiſiroit tous les biens de celles qui ſeroient aſſez impudentes pour étaler le faſte de la proſtitution, & qu'on les enfermeroit dans une maiſon de correction, où des vierges d'Iſis ſeroient chargées de les ramener, par un régime ſévere, aux grands principes de la pudeur & de la décence.

Deux ou trois exemples faits avec vigueur

inſpirerent tant d'effroi à celles qui n'avoient regardé le réglement que comme une plaiſanterie d'un moment, que bientôt les femmes honnêtes ne craignirent plus d'être confondues avec les mérétrices. Toutes les banques des jeux de haſard eurent le même ſort. Ceux qui étoient ruinés eurent beau dire qu'il falloit leur laiſſer le tems de prendre leur revanche; ils murmurerent beaucoup, mais aucun ne fut aſſez hardi pour la demander ou la donner; car la police de Memphis étoit fort bien ordonnée; il ne s'agiſſoit que d'y tenir la main, ce que fit le grand roi Oſymandias qui manquoit rarement de faire exécuter ce qu'il avoit promis. Une année entiere s'écoula juſqu'au tems où les réglemens furent renouvellés, & dans leur premiere force. La population de Memphis étoit déjà diminuée; car il y avoit de moins tout ce qu'attiroient dans cette grande ville le jeu, les dames & les ſpectacles.

De l'inſtruction publique.

On ne manquoit pas de colleges ni de maiſons d'inſtruction en Egypte ; mais on manquoit d'un plan convenable. L'éducation ſe bornoit à apprendre les élémens d'une langue plus ancienne que l'égyptienne : cette étude occupoit dix années des plus précieuſes de la vie, & l'on ſortoit des écoles avec quelques mots dans la tête, mais ſans aucune notion de ſes devoirs d'homme & de citoyen. Cette ſorte d'éducation permiſe à tout le monde, ſans diſtinction, avoit de plus l'inconvénient d'inſpirer du mépris & du dégoût pour les profeſſions utiles, d'éloigner les enfans des atteliers de leurs peres. Comme ils étoient ſans talent vrai pour des profeſſions plus élevées, & d'ailleurs trop peu fortunés pour vivre dans l'oiſiveté abſolue, ils ſe rejetoient vers les moyens d'induſtrie précaire & d'intrigue, & finiſſoient par peupler les priſons & les maiſons de force. Les peuples des campagnes qui échappoient à cette mauvaiſe éducation des villes, n'en avoient pas les vices, mais ils avoient tous ceux de l'ignorance à laquelle ils étoient abandonnés.

Mizrim ſentit les inconvéniens inſéparables d'une mauvaiſe inſtruction, & les dangers tout auſſi à craindre de l'ignorance, & il forma le projet de remédier à tout. Il s'agiſſoit d'abord de changer l'éducation des colleges, & cela n'étoit pas facile. Il y avoit déjà bien des ſiecles qu'ils ſubſiſtoient ainſi formés, ſans aucune innovation ; & l'univerſité n'auroit pas manqué de déſigner le miniſtre ſous la qualité de philoſophe & d'impie. Il ſe donna la peine d'aller trouver lui-même le chef de tous ces colleges réunis, ce qui revient à peu près à ce que nous appellons le recteur: il lui témoigna tant d'eſtime & de conſidération, que le pédant ravi de cette démarche de la part du miniſtre d'un grand roi, promit de travailler à la réforme, & tint parole. Notre ſage eut recours encore à un autre moyen, ce fut de donner des diſtinctions flatteuſes aux maîtres particuliers, d'augmenter leurs honoraires, en un mot de leur montrer plus de profit à innover qu'à ſuivre l'ancienne maniere; & tous y conſentirent.

Mizrim connoiſſoit trop bien les hommes pour craindre des contradictions, en ſatis-

faiſant à la fois la vanité & l'intérêt. Il réuſſit donc, & même au-delà de ſes eſpérances. Comme la langue que l'on étudioit étoit la langue mere de l'égyptienne, il ne convenoit pas d'en détruire l'uſage, mais d'indiquer une méthode plus courte de l'apprendre; & cela fut fait. Les écoles dans leſquelles on inſtruiſoit tous les citoyens indifféremment des devoirs communs à tous, furent également multipliées dans les villes & dans les campagnes. On y enſeignoit les principes de la langue nationale, les élémens du calcul, la religion, aſſez de la ſcience des loix pour diſtinguer ſon droit de celui d'un autre; on y joignoit même un peu de connoiſſance de médecine, c'eſt-à-dire, ce qu'il en falloit pour détourner des excès, & pour remédier ſoi-même à tant d'accidens que l'ignorance ſeule rend dangereux. Voilà quels étoient les objets de l'étude de toutes les claſſes des citoyens dans les premieres années de l'enfance, juſqu'à l'âge de douze ans à peu près. Les notions également avantageuſes à toutes les conditions, n'avoient pas l'inconvénient de détourner les jeunes gens des profeſſions utiles. On n'admettoit à l'étude des ſciences

élevées & des arts d'agrément, que ceux dont les parens étoient aſſez fortunés pour les ſoutenir dans un plus long cours, & pour leur laiſſer les moyens de vivre, dans le cas où des talens médiocres ne pourroient ſuffire à leurs beſoins. S'il arrivoit quelquefois que l'on permît au fils d'un cultivateur ou d'un artiſan de ſuivre ce genre d'inſtruction, ce n'étoit jamais qu'après s'être bien aſſuré des diſpoſitions extraordinaires ; dans ce cas on ſuivoit le vœu de la nature, & c'étoit le gouvernement qui, au défaut des facultés des parens, ſe chargeoit de l'éducation de l'enfant.

Dans peu d'années on reſſentit les heureux effets de l'inſtruction nationale. Tout ce que Mizrim avoit prévu arriva. Les vices qui ne tenoient qu'à l'ignorance, & à l'erreur ſa compagne, diſparurent ; les cours de juſtice eurent bien moins de procès à juger ; le nombre des médecins diminua au point que dans Memphis on en comptoit à peine quatre ou cinq ; car on avoit appris à être tempérant : ce qui détruiſit quantité de maladies dont on oublia juſqu'au nom, & à ſouffrir les maux que l'on ne pouvoit éviter ſans ſe tourmenter de conſultations

& de remedes. C'étoit un principe assez généralement reconnu pour vrai, que la nature aidée de la patience se suffit presque toujours, & qu'il n'est point de médecins qui puissent rendre au principe de la vie son énergie, s'il l'a une fois perdue. Les facultés & les sociétés royales de médecine avoient fortement réclamé contre ces principes; quelques-uns de leurs membres avoient même composé & publié à cette occasion, des ouvrages très-effrayans, dans lesquels ils annonçoient à la nation sa perte absolue, si elle cessoit de recourir aux médecins. Mizrim laissa débiter les ouvrages & les réclamations; tout le monde ne fit qu'en rire, & s'en porta mieux.

De la réforme des loix.

Le ministre n'avoit point négligé la réforme des loix, dans le tems où il s'occupoit de l'instruction publique. Jusques-là elles ne présentoient qu'un corps informe de coutumes particulieres, d'écrits & d'ordonnances qu'il étoit tout aussi difficile d'entendre que de concilier. On assembla les plus habiles jurisconsultes; après les avoir priés de se dépouiller de leur science & de leurs

ſubtiles interprétations, on les invita à tout ramener vers ce but ſi ſimple du maintien de la propriété, & de ſimplifier les formes de maniere que chacun pût connoître lui-même ſes affaires, ſans être obligé de recourir à des gens qui ne faiſoient métier que de tout embrouiller. On demandera ce que devinrent les procureurs & les avocats : je répondrai qu'ils prirent, comme les médecins, le parti de renoncer à vivre du malheur des autres, après avoir bien crié & dit, comme ces derniers, que l'état ſeroit ſans eux menacé d'une ruine prochaine. On leur rit encore au nez ; car bientôt il y eut auſſi peu de procès à juger que de maladies à combattre. Les Egyptiens étoient trop inſtruits pour former des demandes injuſtes, qui autrefois n'avoient pour cauſe que la difficulté de diſtinguer où étoit le droit de chacun. Cette réforme de la législation amena auſſi celle des tribunaux qui furent réduits à un très-petit nombre, & dont on choiſit les membres dans une claſſe diſtinguée des citoyens les plus aiſés, qui rendoient gratuitement la juſtice, & qui jouiſſoient d'une grande conſidération. Le miniſtre poſa les

bilement les limites qui séparoient l'autorité des cours souveraines de l'autorité royale. L'ignorance des vrais principes de la monarchie, le malheur des tems, la foiblesse des souverains, les prétentions de quelques corps puissans avoient tout confondu. On dit aux tribunaux, & très-clairement, qu'ils ne tenoient leur autorité que du monarque; qu'ils dépendoient entiérement de lui; qu'il pouvoit à son gré les remplacer ou les conserver; que leurs fonctions se bornoient à rendre la justice aux particuliers, & au nom du souverain; enfin que l'administration ne les regardoit en aucune maniere. On leur laissa le choix de se retirer ou de demeurer à ces conditions; & la plupart prirent le parti de continuer leurs fonctions.

Du reste, on n'exila personne, on ne bannit personne; on laissa à la nation le soin de venger, par son mépris, les vaines clameurs des gens intéressés à tout brouiller. Le roi conserva la coutume de faire enregistrer ses volontés dans ses cours souveraines, mais avec le soin d'y faire ajouter cette clause, que cette forme n'avoit d'autre but que celui de manifester ces mêmes

volontés aux peuples, & non celui de leur donner une nouvelle ſanction; ce qui auroit été abſurde à ſuppoſer (quoique l'on eût affecté de le croire & de le faire croire juſques-là), ces différens tribunaux ne tenant leur autorité que du ſouverain. Le miniſtre avoit eu la ſage précaution de détruire la vénalité des charges de la magiſtrature, après en avoir rembourſé la finance. Les magiſtrats pouvoient donc être révoqués, dans le cas où ils donneroient quelque ſujet de mécontentement, ſans qu'ils puſſent ſe plaindre, encore moins réclamer leur prétendu droit de propriété, prétexte dont on pouvoit abuſer. On ne laiſſa ſubſiſter aucun de ces tribunaux particuliers, dont la compétence ne s'étendoit que juſqu'à un certain ordre d'affaires. Les cours ſouveraines prenoient indifféremment connoiſſance de toute conteſtation entre les citoyens. On ôta aux ſeigneurs Egyptiens le droit de faire rendre la juſtice chez eux; en un mot, rien ne s'y fit plus qu'au nom du monarque, & ſelon ſa volonté.

Mizrim acheva ce qu'il avoit commencé relativement aux loix criminelles. Il fut réſolu que la peine de mort ne ſeroit infligée

qu'aux plus grands crimes, tels que le meurtre, le viol, l'incendie, la rebellion à main armée; & les punitions des crimes moindres, tels que le vol, quel que fût le prix de la choſe volée, étoient la perte de la liberté & un travail forcé pour un certain tems ou pour la vie. Quant à l'inſtruction des procédures, il fut arrêté qu'un citoyen ſoupçonné de crime ſeroit gardé de maniere à ne pouvoir échapper à la peine, s'il étoit reconnu coupable, mais traité avec égards juſqu'au jugement; qu'on lui permettroit de jouir de la ſociété de ſes parens, de ſes amis, & de profiter de leurs conſeils pour ſe défendre. Les traitemens même dont on uſoit envers les coupables, portoient avec eux un caractere de reſpect que l'on doit à l'humanité, quelque bas que ſoit le degré d'aviliſſement où elle tombe. Mizrim avoit vu en ſage que des loix cruelles & ſanguinaires, loin de corriger, ne produiſent d'autre effet que celui d'entretenir la férocité qu'elles ont inſpirée, & qu'au contraire la douceur des loix amene tôt ou tard celle des mœurs.

On aura peine à concevoir la rapidité avec laquelle les effets de ces heureux

principes ſe firent ſentir. L'inſtruction prévenoit les crimes qui tiennent à l'ignorance des devoirs & à l'habitude des vices; on n'avoit plus à punir que ceux qui étoient la ſuite d'un caractere perverti dans ſa nature, & il eſt aiſé de ſentir combien ceux-là devoient être peu communs : d'ailleurs il y avoit tant d'obſtacles à ſurmonter, & il falloit un travail ſi conſtant pour parvenir à ces excès qui déshonorent l'humanité, & auxquels on n'arrive jamais que par degrés, que le coupable ſe laſſoit dans ſa marche, & trouvoit moins de peine à devenir homme de bien. Les parens répondoient juſqu'à un certain âge de la conduite de leurs enfans; ils étoient avertis ſoigneuſement, & punis, s'ils en négligeoient l'inſtruction, & ſi, après avoir tenté tous les moyens intérieurs de les corriger, ils manquoient d'informer l'adminiſtration de leur inconduite. Tout le royaume étoit diviſé par nomes ou gouvernemens. On avoit établi ſous chaque gouverneur deux inſpecteurs des mœurs publiques, qui veilloient avec un ſoin extrême ſur l'inſtruction & l'obſervance des loix, qui recevoient les plaintes des parens, & qui, après les avoir

oumiſes à l'examen très-ſcrupuleux des ribunaux, prenoient les meſures conve- ables pour arrêter les vices dans leurs ources. Après pluſieurs avis réitérés de 'adminiſtration, le jeune homme qui ſe endoit fréquemment coupable d'une même aute, dont les ſuites pouvoient faire crain- re l'habitude d'un vice, étoit arrêté & ttaché pour un certain tems à une chaîne e correction qui n'étoit flétrie d'aucune narque d'infamie, & qui conſéquemment 'empêchoit point ſon retour dans la ſo- iété. Il étoit puni de la même maniere, ais plus ſévérement, s'il récidivoit ; & près pluſieurs épreuves, s'il perſiſtoit dans s mauvaiſes diſpoſitions, il perdoit ſa li- erté pour un tems très-conſidérable.

Le vol étoit toujours puni par l'eſcla- age le plus rigoureux, aſſujetti aux tra- aux les plus rudes, aux mauvais traite- ens, & à la privation continuelle des plus égeres jouiſſances. Toute punition du vol ortoit avec elle l'infamie ; le coupable toit flétri d'une marque qui le diſtin- uoit de tous les citoyens ; & même, près avoir recouvré ſa liberté, il ne pou- oit eſpérer d'emploi que pour les travaux

les plus vils. Mizrim avoit très-ſagement vu qu'indépendamment de l'injuſtice criante & du défaut de proportion entre la perte de la vie & cette ſorte de crime, il étoit infiniment dangereux pour la ſociété, de forcer le coupable à ſe rendre plus criminel encore pour ſa propre ſûreté. En effet, avant cette réforme les vols étoient preſque toujours accompagnés de meurtres; les uns & les autres étant punis par une loi égale, la vie des citoyens dépendoit d'un peu plus ou moins de férocité dans le coupable, ſans qu'il eût un riſque de plus à courir. Mais on pendoit par habitude en Egypte, &, comme nous l'avons obſervé plus haut, ſans que jamais aucun chef de la juſtice ſe ſoit aviſé de mettre en queſtion ſi cela étoit bien juſte, & s'il n'y avoit pas quelqu'autre moyen poſſible de punir & d'arrêter les déſordres. Il y a lieu de croire que cette barbare coutume ſe ſeroit ſoutenue pendant un long temps encore, ſi le miniſtre ne ſe fût vivement occupé du ſoin de la détruire. Le ſpectacle toujours renaiſſant de l'abjection & du travail n'inſpiroit pas autant d'effroi que les gibets; mais il pénétroit d'une averſion

plus

plus profonde pour les crimes & les vices qui y conduiſent. Il n'eſt pas d'homme, quelque criminel qu'on puiſſe le ſuppoſer, qui revête chaque jour l'infamie ſans émotion, & pour qui le travail conſtant & forcé ne ſoit la plus grande punition poſſible de la licence & de l'oiſiveté.

Des mendians, des maiſons de force & des hôpitaux.

Tout ce que l'on avoit imaginé de projets en Egypte pour détruire la mendicité, n'avoit eu d'autre effet que celui de détruire les mendians. On les arrêtoit, on les jetoit dans des cachots, entaſſés pêle-mêle ſains & malades. Peu échappoient à ces cruels traitemens ; & c'étoit là ce que d'habiles adminiſtrateurs appelloient détruire la mendicité. Il n'y avoit pas un Egyptien, homme de ſens & d'honneur, qui ne fût révolté également & de l'abſurdité & de la férocité de tels principes d'adminiſtration ; mais on ſe contentoit de plaindre ces infortunés, car on ne pouvoit rien de plus. Il y avoit bien du danger à dire la vérité en Egypte avant le miniſtere du bon Miztrim. Le plus petit des mandataires de l'au-

torité royale auroit taxé de rebellion & de crime de leſe-majeſté la plus légere repréſentation qui auroit mis en évidence ſes ſottiſes & ſes friponneries.

Mizrim ne put s'empêcher de verſer des larmes au récit de toutes les horreurs dont il ſe fit rendre compte, & en fixant ſes regards ſur la quantité des malheureuſes victimes de cette barbare adminiſtration. Il commença donc par faire révoquer l'ordre d'arrêter les mendians, & par donner l'ordre contraire de rendre la liberté à ceux qui ne ſeroient trouvés coupables d'aucun autre crime, avec injonction à eux de ſe retirer très-promptement dans leurs familles ; on leur en fourniſſoit les moyens. Ils devoient à leur retour y trouver les avances néceſſaires pour un travail capable de fournir à leurs beſoins ; avances qu'ils devoient rendre à l'adminiſtration au bout d'un certain tems. Le miniſtre n'entendoit pas le mot de charité, pris dans un autre ſens que celui d'avances, ſi ce n'eſt aux infirmes abſolument, aux vieillards & aux orphelins. L'augmentation infinie des revenus de la ſouveraineté depuis la réforme de l'impôt, l'ordre & l'économie de

dépenſes laiſſoient encore au roi des moyens immenſes, toutes les charges de l'état ſcrupuleuſement remplies.

Mizrim avoit rapporté la mendicité à ſes cauſes (car il ne s'arrêtoit jamais aux effets), au déſœuvrement & au libertinage du peuple des grandes villes, au peu de ſoin que les parens prennent de leurs enfans, au deſir naturel à l'homme de changer de place quand il a lieu de croire qu'il trouvera à peu près par-tout ce qu'il quitte, enfin à la miſere. Ces cauſes bien connues, voici comment il eſſaya de les combattre. En rappellant peu à peu les grands propriétaires dans leurs terres, il en tira le double avantage de diminuer le peuple paraſite, oiſif & miſérable des grandes villes, & d'augmenter ainſi le peuple laborieux & aiſé des campagnes. Nous avons vu plus haut les ſages meſures qu'il avoit priſes pour obliger les parens à veiller ſur l'inſtruction de leurs enfans & à répondre de leur conduite.

L'habitude du travail, l'aiſance qui le ſuit d'ordinaire, attachoient dès l'âge le plus tendre chaque citoyen à la terre qui l'avoit vu naître; & les vertus domeſtiques, effets

néceſſaires des mœurs douces & laborieuſes, ne tardoient pas de reſſerrer les liens des familles. Dans les lieux éloignés des communications, que l'abondance n'avoit pu encore vivifier, & dont les habitans manquoient de moyens pour payer les travaux, le gouvernement faiſoit les avances des travaux publics ; on ouvroit des chemins & des canaux ; bientôt cette contrée pouvoit ſe ſuffire à elle-même & rendre en peu de tems à l'adminiſtration ce qu'elle en avoit reçu. Dans un court eſpace d'années il n'y eut pas un ſeul hameau dans tout l'empire, dont les habitans ne puſſent ſe procurer une vie douce & aiſée par le travail. La miſere n'eut plus de vains prétextes pour émouvoir la pitié ; car elle étoit volontaire alors, & devenoit l'expiation juſtement méritée de la nonchalance & de l'inconduite.

Le miniſtre diminua le nombre des dépôts & des maiſons de force deſtinées à renfermer les gens ſans aveu, car les gens ſans aveu étoient en très-petit nombre ; cependant il s'en trouvoit encore, qu'une pareſſe invincible & le goût d'une vie errante éloignoient du travail & de leurs

familles. Ceux-là étoient conduits à des maiſons dans leſquelles on les employoit aux travaux de leurs profeſſions, s'ils en avoient une; s'ils n'en avoient point, on ne leur laiſſoit de libre que le choix de celle qui leur convenoit, & dans laquelle ils s'efforçoient de devenir habiles; car c'étoit là le terme de leur eſclavage, en ſuppoſant que, d'ailleurs, ils ne ſe fuſſent rendu coupables d'aucun crime. On les renvoyoit au lieu de leur naiſſance, ou dans tel autre, propre à la profeſſion qu'ils venoient d'embraſſer, toujours avec la ſage précaution de leur fournir les avances néceſſaires à leur établiſſement. Si le même dégoût du travail les éloignoit de nouveau des lieux où ils avoient choiſi leur réſidence, alors ils perdoient pour un long tems leur liberté, & le ſalaire de leur travail appartenoit à l'adminiſtration, après avoir prélevé deſſus ce qui ſuffiſoit à leurs beſoins dans la meſure la plus ſtricte: c'étoit là une des premieres regles de ces maiſons. On ne donnoit à ceux qui y étoient retenus qu'une très-modique partie de leur ſalaire. S'ils venoient à s'échapper, on les condamnoit à cette ſorte de priſon

pour le double du tems qu'ils avoient eu à y paſſer ; pour le triple, s'ils s'échappoient une ſeconde fois, & la troiſieme pour la vie. Ces derniers étoient gardés & veillés de plus près que ceux des deux autres claſſes, qu'on laiſſoit aller & venir ſur leur parole, pourvu que le ſoir ils rentraſſent à l'heure marquée, & la journée du travail remplie. Peu ſongeoient à s'échapper, parce qu'ils étoient retenus par la crainte d'une plus longue peine, dont ils avoient continuellement le ſpectacle ſous les yeux. D'ailleurs, le ſentiment de cet eſclavage devenoit ſupportable, par l'exercice & la communication au-dehors ; ils aſpiroient au moment de jouir d'une entiere liberté, mais ſans éprouver ce pénible ſentiment naturel à tout homme reſſerré dans un eſpace étroit, & qui ne peut s'occuper d'une autre idée que de celle de franchir les murs & de briſer les fers qui le retiennent.

Mizrim avoit remarqué que les hôpitaux, quelque grande & reſpectable que fût l'intention des fondateurs, n'étoient pas ſans danger pour les mœurs. On les regardoit, & avec raiſon ; comme des aſyles

ſûrs, où la ſeule miſere avoit droit de ſe refugier, quelle qu'en fût la cauſe. Beaucoup de gens du peuple négligeoient l'économie de leurs ſalaires dans le tems de la vigueur & de la jeuneſſe, dans la confiance d'y être reçus en cas de maladie, ou dans l'âge de la foibleſſe. C'étoit un véritable inconvénient qui influoit ſur l'ordre intérieur des familles, qui privoit d'une partie des ſecours ceux qui en étoient vraiment dignes. Il ne paroiſſoit pas facile de remédier à cet abus, & tout autre que le miniſtre n'eût pas oſé l'eſpérer : il l'entreprit cependant & réuſſit.

Tout homme malade ou infirme fut reçu indiſtinctement dans les hôpitaux ; mais on régla que ceux qui, par leur inconduite antérieure, s'étoient mis dans la néceſſité de recourir aux ſecours publics, contractoient, en ſortant, l'obligation de rendre ſur le ſalaire de leurs travaux ce qui leur avoit été avancé pour leur guériſon. On ordonnoit alors un examen public de leur conduite dans le village ou le quartier de la ville qu'ils habitoient, & ils étoient jugés par leurs témoins.

Quant aux vieillards qui n'avoient rien

réſervé ſur les jours de leur jeuneſſe, l'adminiſtration fourniſſoit à leur ſubſiſtance; mais ils étoient notés d'infamie, à moins qu'ils ne prouvaſſent que la miſere à laquelle ils étoient réduits ne fût pas le fruit des déréglemens de leur jeuneſſe. Il y eut très-peu de ces vieillards à la charge de l'adminiſtration. Les uns étoient recueillis par leurs enfans, qui auroient été flétris par l'opinion publique, s'ils avoient abandonné leurs parens à des ſecours achetés par l'infamie; quant à ceux qui n'avoient point d'enfans, ils préféroient le plus modique ſalaire à l'aſſurance d'un pain qu'on leur vendoit ſi chérement. On a peine à imaginer combien les mœurs ſe reſſentirent de cette heureuſe réforme, & avec quelle ardeur chacun ſongeoit à ſe préparer des reſſources pour l'avenir, dans ſon économie.

L'adminiſtration des hôpitaux ne fut plus confiée qu'à des citoyens généreux, que leur aiſance mettoit au-deſſus des rétributions d'argent; ils étoient payés par la conſidération publique, & la gloire attachée à la nobleſſe de leurs fonctions rejailliſſoit juſques ſur leurs familles. Leurs

noms étoient gravés ſur le bronze conſervateur des noms des bienfaiteurs de la patrie ; & leurs enfans, à mérite égal, avoient le pas ſur tous leurs concurrens pour toutes les charges publiques. Il n'étoit plus queſtion d'appointemens, ni de ces gains infames faits ſur le pain des pauvres. Un adminiſtrateur qui ſe ſeroit rendu coupable dans ce genre du moindre délit, auroit été accuſé & jugé par ſes propres confreres, & condamné, après la flétriſſure qui l'auroit retranché de la ſociété, à paſſer le reſte de ſa vie chez ces pauvres qu'il auroit volés. Cela, graces au ciel, fut toujours ſans exemple, tant que dura ce ſage établiſſement.

Les fonds immenſes des hôpitaux purent alors fournir à l'entretien d'un plus grand nombre de malades. On n'y vit plus des morts & des mourans entaſſés pêle-mêle dans les mêmes lits : l'adminiſtration portoit encore ſes ſoins au-dehors, & faiſoit ſoigner chez eux ceux dont la famille demandoit cette grace. Le grand hôpital de Memphis fut tranſporté à une grande diſtance de la ville ; on ne conſerva dans l'intérieur que quelques dépôts pour les acci-

dens qui exigeoient de prompts ſecours.

La maiſon des fous fut inſpectée avec le plus grand ſoin ; on n'en permettoit plus l'entrée, ſous le vain prétexte des aumônes néceſſaires à l'entretien de la maiſon. Les revenus de cet établiſſement, examinés de près, furent trouvés plus que ſuffiſans pour fournir à toutes les dépenſes & aux ſoins extrêmes que l'on y donnoit aux malades, & qui ſouvent leur faiſoient recouvrer la raiſon. Ces infortunés étoient autrefois traités avec une barbarie qui déshonore l'humanité. On permettoit au peuple le plus vil de s'amuſer du ſpectacle de leur miſere, & de les irriter juſqu'à la fureur à travers les barreaux de leurs priſons. Mizrim frémit d'horreur au récit de ces atrocités, ſur-tout en apprenant la réponſe faite à un homme qui déſapprouvoit cette odieuſe licence, *nous payons pour cela.* En effet, c'étoit une ſorte de droit paſſé en uſage, & acquis par la rétribution de la valeur d'un ſol, à peu près, faite à l'entrée.

Des récompenſes attribuées à la vertu.

Le ſage miniſtre penſoit que, d'après le principe qui faiſoit punir les grands crimes, on ne pouvoit ſe diſpenſer de récompenſer les actes de vertu extraordinaires, tels que ceux de ſauver les biens & la vie d'un citoyen, au riſque de ſa fortune & de ſa propre vie. Celui qui avoit fait preuve d'un auſſi généreux dévouement, étoit décoré d'une marque qui le faiſoit aiſément diſtinguer. Tout le monde le levoit, dès qu'il étoit reconnu dans un lieu public; dans les temples, aux ſpectacles, on lui déféroit la premiere place après le ſouverain & les princes de ſon ſang. S'il étoit d'une condition pauvre, on lui aſſignoit un revenu ſuffiſant pour le faire vivre honnêtement, & l'état ſe chargeoit du ſoin de ſes enfans, comme d'une race précieuſe pour la patrie.

Le miniſtre eut bien ſoin de ne pas laiſſer confondre la vertu avec les devoirs. On ne donnoit point de couronne, ni de dot, à la fille dont la conduite étoit ſans reproches, ou à l'enfant qui avoit pris ſoin de la vieilleſſe de ſes parens. Il regardoit

comme dangereux pour les mœurs d'accou-
tumer les hommes à regarder leurs devoirs
communs & indiſpenſables comme étant
ſi loin d'eux. Le miniſtre laiſſa tomber ſans
encouragement les établiſſemens qui avoient
pour but ces ſortes de récompenſes, & ne
permit pas que l'on en formât de nouveaux.
Quoi qu'il en fût des éloges des journaux,
il n'en plaignoit pas moins le ſiecle aſſez
dépourvu de mœurs pour que les devoirs
y fuſſent regardés comme des vertus.

Conduite de Mizrim à l'égard des princes du ſang royal.

La cour du roi étoit compoſée de ſes
freres & de pluſieurs autres princes de la
même dynaſtie. Chacun d'eux avoit une
maiſon conſidérable, entretenue par la na-
tion ou par le monarque, ce qui revient
à peu près au même. Pluſieurs miniſtres
qui avoient ſucceſſivement gouverné avant
Mizrim s'étoient bien apperçus, ſans avoir
ſa pénétration, du poids énorme de ces
dépenſes; mais aucun d'eux n'avoit eu le
courage d'en dire ſon avis. Le ſage ſentoit
bien que le ſeul parti convenable étoit d'en
parler aux princes eux-mêmes. En effet

tous avoient le cœur excellent ; il n'en étoit pas un qui ne fût prêt à ſe ſacrifier pour le bien de cette même nation qu'il épuiſoit. Il ſuffiſoit de les avertir de leurs devoirs, pour les leur faire chérir, & de les éclairer ſur les déprédations énormes de leurs dépenſes, pour leur en inſpirer l'horreur. Leurs revenus, quoiqu'immenſes, étoient loin de ſuffire à l'entretien dévorant de leurs équipages, de leurs palais, & aux innombrables fantaiſies de l'ennui qui les tourmentoit. Une inquiétude continuelle les tenoit éloignés d'eux-mêmes, & les reportoit ſans ceſſe vers de nouveaux objets de jouiſſance, ſans jamais jouir ; car cette cruelle agitation ſuccédoient à chaque inſtant la ſatiété & le dégoût. Mizrim conçut le projet de les ramener à la route du bonheur, & à moins de frais.

Il alla trouver l'un d'eux, qui joignoit l'aimable facilité de ſon âge les charmes du plus heureux naturel, & lui parla à peu près ainſi : Grand prince, je viens avec confiance vous faire entendre le langage de la vérité ; votre cœur m'eſt garant que vous écouterez ſans vous offenſer. Le déſordre dans les dépenſes influe néceſſairement ſur

les mœurs de tout ce qui vous entoure. Loin de vous éclairer ſur l'emploi de vos immenſes revenus, les gens chargés de leur adminiſtration vous éloignent, autant qu'ils le peuvent, du ſoin de la diriger; car leur cupidité trouve ſon plus grand intérêt dans le déſordre. Ils vous promettent ſans ceſſe de nouveaux plaiſirs, & aucun d'eux encore n'a pu vous tenir parole. J'en ai à vous offrir, & de tels que vous pourrez vous y livrer ſans jamais éprouver ni dégoûts, ni remords. C'eſt dans vous-même qu'il faut rentrer déſormais pour jouir; vous y retrouverez le deſir de la vraie gloire & de la conſidération publique, dont le ciel a heureuſement rendu dépendans les princes & les rois. Appellé par votre naiſſance ſi près du trône, deſtiné par votre rang à devenir le conſeil & l'appui du monarque & de la nation, que de bien vous pouvez faire pour cette même nation que vous chériſſez, ne fût-ce que celui de la rappeller vers ſes anciennes mœurs par l'attrait ſi puiſſant de l'exemple que vous lui devez! Vous ne vous plaindrez plus de la lenteur du tems, le jour vous paroîtra couler trop rapidement

vous attendrez le jour ſuivant avec impatience, encouragé par cette douce récompenſe qui ſuit de ſi près l'accompliſſement des devoirs, le calme intérieur & cette inappréciable ſatisfaction d'avoir fait ce que l'on a dû faire. Daignez comparer à cette ſituation celle d'un homme (quel que ſoit le rang où l'ait placé le ciel) qui, loin de rien faire de tout le bien qui eſt en ſa puiſſance, ſemble ſe plaire à étouffer tous ces avantages, & à donner le plus pernicieux de tous les mauvais exemples, celui du déſordre dans les dépenſes, & de la fatigante oiſiveté... Ces vérités (choſe aſſez difficile à croire) ne déplûrent point au jeune prince, qui remercia Mizrim avec attendriſſement, en le priant de le guider dans la nouvelle route qu'il venoit de lui indiquer. Il tint parole, & devint bientôt le modele des mœurs publiques, & après le ſouverain, l'objet le plus cher de l'amour de la nation.

Naiſſance d'un prince héritier du trône.

L'Egypte entiere jouiſſoit, au ſein de l'abondance & de la paix, de tous les fruits de la ſage adminiſtration de Mizrim : adoré de ſes peuples, reſpecté de ſes voiſins, le grand roi Oſymandias n'avoit plus à deſirer qu'un fils à qui il pût un jour remettre le dépôt ſacré du bonheur de ſa nation. Le ciel lui accorda cette faveur : du nord au midi de l'empire tous les peuples accueillirent cette heureuſe nouvelle avec tranſport. Le roi avoit donné, plus comme pere encore que comme roi, des marques de ſenſibilité & d'attendriſſement qui acheverent de lui gagner tous les cœurs. Son premier ſoin, après avoir remercié les grands dieux du préſent qu'ils venoient de lui faire, fut de prier le ſage Mizrim de différer encore de quelques années la retraite qu'il méditoit depuis long-tems, & de veiller ſur l'éducation du jeune prince dont tous les inſtituteurs furent laiſſés au choix du premier miniſtre.

Le plan d'éducation de Mizrim étoit tout prêt ; il conſiſtoit à placer de bonne heure dans le cœur du jeune prince le

vérité

vérités que l'on trouve à peu près contenues dans cet ouvrage, quand il ſeroit en âge de les entendre. Avant tout, il conſeilla au roi de diminuer le faſte d'étiquette qui entouroit le prince dès ſon berceau, & de lui donner cette premiere éducation commune à tous les hommes. Il fut donc très-particuliérement recommandé & ordonné à ceux que l'on chargea du ſoin de l'héritier du trône, de lui apprendre d'abord, & ſous tous les rapports poſſibles, qu'il n'étoit qu'un homme individuellement, & de le perſuader de cette grande & importante vérité; il leur fut très-expreſſément défendu de ſe prêter aux caprices & aux fantaiſies impérieuſes de l'enfance, à celles même que l'on ſupporteroit dans un enfant ordinaire, mais qui doivent être ſoigneuſement réprimées dans un prince; car, diſoit le ſage, il ne ſera plus tems de briſer ſa volonté quand il pourra tout. Qu'il apprenne dès l'âge le plus tendre à ne rien vouloir que de juſte & d'honnête, & à obéir aux loix éternelles, immuables, de l'ordre, dont il eſt né le premier ſujet, comme roi. On eut le plus grand ſoin d'éloigner les flatteurs, les oiſifs; & le jeune

prince devoit s'accoutumer à trouver le compliment du bien dans ſa conſcience, & le plaiſir dans le ſentiment de la ſatisfaction de ſes devoirs. On le fit élever avec de jeunes ſeigneurs, & dans une égalité parfaite ; on ſoigna leur éducation avec autant d'intérêt que celle du prince lui-même ; car ils devoient un jour l'aider de leurs conſeils. Le ciel bénit ces heureux principes : ce fut ce même prince qui, ſous le nom de Menès, devint dans la ſuite des tems le modele des rois.

Ici finit le manuſcrit dont j'ai entrepri la traduction. J'aurois deſiré pouvoir re trouver quelque détails ſur la retraite d Mizrim. Il eſt facile de conjecturer, d'a près tout ce que nous avons vu de l dans ce précis, qu'il ſe retira de la cou ſans y avoir rien perdu de ſa ſimplicité de ſa modération, & qu'après avoir f le bonheur d'un grand roi & d'une gran nation, il revit le champ de ſes pe avec un plaiſir bien au-deſſus de tous ce que peuvent donner l'ambition & la vanit quelque ſatisfaites qu'on puiſſe les ſuppo

FIN.

TABLE.

Mizrim, ou le ſage à la cour. page 1
Le roi d'Egypte & Mizrim. 3
Le roi Oſymandias dans ſon palais. 8
Mizrim auprès du roi. 10
Tumulte à la cour. 13
Grands principes de Mizrim. 17
Promenade du roi & du ſage. 24
De la religion. 29
Profeſſion de foi de Mizrim. 41
Du gouvernement. 50
Factions contre Mizrim. 55
Des gens de lettres, de leurs ouvrages & de la liberté d'écrire. 58
Grand ſujet de guerre. 60
Mizrim en Phénicie. 63
Mizrim dans le conſeil. 67
De l'impôt. 68
Réforme dans la maiſon royale. 77
Réforme dans le militaire du palais. 80
Réforme totale dans le militaire. 82
Mizrim en conférence avec le chef de la juſtice. 91
Des loix pénales. 97
Moyens de rétablir les mœurs. 103

prince devoit s'accoutumer à trouver le compliment du bien dans ſa conſcience, & le plaiſir dans le ſentiment de la ſatisfaction de ſes devoirs. On le fit élever avec de jeunes ſeigneurs, & dans une égalité parfaite ; on ſoigna leur éducation avec autant d'intérêt que celle du prince lui-même ; car ils devoient un jour l'aider de leurs conſeils. Le ciel bénit ces heureux principes : ce fut ce même prince qui, ſous le nom de Menès, devint dans la ſuite des tems le modele des rois.

Ici finit le manuſcrit dont j'ai entrepris la traduction. J'aurois deſiré pouvoir retrouver quelque détails ſur la retraite de Mizrim. Il eſt facile de conjecturer, d'après tout ce que nous avons vu de lui dans ce précis, qu'il ſe retira de la cour, ſans y avoir rien perdu de ſa ſimplicité & de ſa modération, & qu'après avoir fait le bonheur d'un grand roi & d'une grande nation, il revit le champ de ſes peres avec un plaiſir bien au-deſſus de tous ceux que peuvent donner l'ambition & la vanité, quelque ſatisfaites qu'on puiſſe les ſuppoſer.

FIN.

TABLE.

Mizrim, ou le ſage à la cour. page 1
Le roi d'Egypte & Mizrim. 3
Le roi Oſymandias dans ſon palais. 8
Mizrim auprès du roi. 10
Tumulte à la cour. 13
Grands principes de Mizrim. 17
Promenade du roi & du ſage. 24
De la religion. 29
Profeſſion de foi de Mizrim. 41
Du gouvernement. 50
Factions contre Mizrim. 55
Des gens de lettres, de leurs ouvrages & de la liberté d'écrire. 58
Grand ſujet de guerre. 60
Mizrim en Phénicie. 63
Mizrim dans le conſeil. 67
De l'impôt. 68
Réformè dans la maiſon royale. 77
Réforme dans le militaire du palais. 80
Réforme totale dans le militaire. 82
Mizrim en conférence avec le chef de la juſtice. 91
Des loix pénales. 97
Moyens de rétablir les mœurs. 103

Effets de cette conférence. 113
De l'inſtruction publique. 117
De la réforme des loix. 121
Des mendians, des maiſons de force & des hôpitaux. 129
Des récompenſes attribuées à la vertu. 139
Conduite de Mizrim à l'égard des princes du ſang royal. 140
Naiſſance d'un prince héritier du trône. 144

FIN de la Table.